VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 28 Septembre 1915 NUMERO 20

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Imprimé et publié par la
"CANADA PUB. CO. LTD."
219 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

L'ACTE MACDONALD

On a répandu par la province des copies imprimées de l'Acte MacDonald, concernant la vente des boissons enivrantes.

Pour ceux de nos lecteurs qui n'ont pas le courage de lire d'un bout à l'autre ce texte légal d'une lecture assez ingrate, nous dirons en peu de mots ce que contient ce projet de loi.

1o—Il ferme tous les débits actuels de boissons: magasins en gros, magasins en détail, hôtels, bars, clubs et le reste.

2o—Seuls les pharmaciens ont le droit de tenir des boissons enivrantes, et encore une certaine quantité seulement.

3o—Les pharmaciens n'ont droit de vendre ces boissons qu'à ceux qui sont autorisés à les acheter par une prescription du médecin.

4o—Il n'empêche pas cependant les habitants de cette province de faire venir des autres provinces telle quantité de boissons qu'ils désireront pour leur usage personnel et l'usage de ceux qu'ils veulent recevoir chez eux. Seulement, cette boisson ne doit pas être vendue, sous peine d'une forte amende.

Voilà la substance de l'Acte MacDonald et sa portée pratique. Nos lecteurs désirent-ils savoir ce que nous en pensons?

Voici.

C'est un peu trop restrictif, pensons-nous. Non pas que nous désirons fournir aux gens l'occasion de boire, loin de là, nous croyons avoir déjà dit assez clairement notre pensée sur ce sujet. Mais pour le bien d'une campagne de tempérance et son succès constant et à longue portée, nous craignons que ce soit trop fort pour le gros de la population manitobaine.

Le peuple en général n'est pas composé de héros. Quand on demande une action qui requiert un effort considérable et constant, il faut faire la marge à la faiblesse du gros de la population.

Nous craignons donc qu'après un essai de quelques mois, un an ou deux peut-être, on ne trouve la chose trop onéreuse et alors, gare au mouvement de recul.

Nous eussions préféré voir disparaître les "bars": là se trouve au moins 90 pour cent des désordres.

Mais il faut être hommes pratiques et compter avec ce qu'on a, quand on n'a pas ce qu'on désire avoir.

L'Acte MacDonald est devant l'opinion publique. Le gouvernement s'est engagé d'en faire l'essai, si le peuple le demande. C'est donc cela qu'il faut avoir, ou le bourbier infect de l'état présent où la province agonise.

Entre les deux nous disons: "Votez pour l'adoption de l'Acte MacDonald.

Vous aurez peut-être quelques petits sacrifices à faire. Est-ce que tant d'âmes qui se perdent, tant de larmes versées chaque jour, tant de foyers domestiques compromis, tant d'argent gaspillé et tant de santés ruinées ne valent pas la peine que vous acceptiez une petite gêne?

"Votez donc pour l'adoption de l'Acte MacDonald."

Nous reviendrons sur ce sujet.

LA VICTOIRE DES ALLIES

La nouvelle de la victorieuse offensive anglo-française-belge sur le front franco-allemand que faisait prévoir le continuel bombardement des positions allemandes par l'artillerie des Alliés nous est parvenue dimanche. On s'est au début demandé si elle n'était pas exagérée et si des renseignements ultérieurs ne l'amoindriraient pas. Des canons et vingt mille prisonniers non blessés; sur plusieurs milles de front, les lignes allemandes enfoncées, leurs fortifications détruites. C'était le plus grand succès des Alliés en France depuis la célèbre victoire de la Marne. Depuis l'interminable retraite des Russes, les coûteux et désappointants succès des Alliés aux Dardanelles, un vent de pessimisme avait passé sur plusieurs, trop optimistes au début et faisant trop bon marché de l'organisation et de la préparation allemande. A la façon dont les Allemands avaient obligé les Russes à la retraite, dont ils maintenaient leurs positions en France, plus d'un se demandait si les Alliés pourraient finalement triompher d'eux. Une légende d'invincibilité se créait autour des légions teutonnes. Elles semblaient à beaucoup capables de détruire les Russes et de, sinon vaincre, au moins tenir tête si longtemps aux Français, aux Anglais et aux Belges qu'il n'y aurait pas de vainqueurs. La Bulgarie, fascinée par sa haine de la Serbie, en tous sens travaillée par les agents allemands, semblait sur le point de se joindre aux Teutons.

Mais la victoire de samedi a tout changé. Plus belle et plus importante que ne le faisaient prévoir les premières dépêches, elle a ranimé la confiance, détruit du coup le pessimisme.

Sans croire qu'elle soit le prélude de l'avance générale depuis longtemps attendue, elle n'en a pas moins, selon nous, réalisé d'excellents résultats. Outre les 23,000 prisonniers des dépêches de ce matin, les 73 canons de campagne et les nombreuses mitrailleuses perdus par les Allemands, le nombre des blessés et des tués, sans aucun doute supérieur à celui des prisonniers, tout le butin cueilli entre les premières lignes et les secondes et dont on n'a pas encore fait l'inventaire, il y a les répercussions de cette victoire qui se feront sentir non seulement en Russie, mais dans les Balkans, dans tout l'univers. Cette victoire des Alliés détruit la réputation d'inexpugnabilité des retranchements allemande; elle démontre que les Alliés ont comblé les lacunes de leur artillerie et qu'ils ont supprimé ou au moins fort amoindri la supériorité des Allemands sous ce rapport. Durant cette avance des Alliés, les Allemands devront nécessairement dégarnir d'autres points de leurs fronts. Déjà les dépêches de Hollande nous apprennent qu'ils expédient sur le front franco-allemand tout ce qu'il y a de troupes allemandes disponibles en Belgique. D'autres suivent de l'Allemagne et il est certain que d'autres suivront du front russo-allemand, si l'avance des Alliés se fait trop irrésistible. D'où il s'en suivra une moins violente attaque teutonne contre les troupes russes. Cela se perçoit déjà à l'heure actuelle. Mais c'est peut-être dans les Balkans que la victoire de samedi et dimanche a donné le plus de résultats. La Bulgarie qui se préparait à mettre un demi-million d'hommes au service de l'Allemagne et à se porter probablement au secours de Constantinople, a ravalé toutes ses ardeurs belliqueuses. Elle a répondu à la note des Alliés qu'elle n'avait pas de desseins hostiles et qu'elle voulait tout au plus, à l'instar de la Suisse et de la Hollande, maintenir une neutralité armée. Comme on le voit, les résultats lointains de cette victoire ne sont pas les moins importants.

Néanmoins il ne faut pas s'illusionner, se bercer de trop d'optimisme. La fin de la guerre peut venir plus tôt qu'on ne l'escompte généralement, mais, comme tout a été de l'imprévu depuis le début, il se peut qu'elle demande encore beaucoup de temps, d'argent et de vies.

CITE A L'ORDRE DU JOUR

Un peu plus loin nos lecteurs pourront lire une nouvelle lettre de M. l'abbé Georges Drouet, maréchal des logis dans l'armée française, depuis peu, croit-on, promu au grade de sous-lieutenant. Ce brave abbé est un cousin de M. l'abbé Jolys, curé de Saint-Pierre Jolys, Man. C'est à l'obligeance de ce bon ami de la **Liberté** que nous devons le plaisir de pouvoir communiquer à nos lecteurs plusieurs captivants récits des tranchées. La **Semaine Religieuse** du diocèse de Vanne, en date du 21 août dernier, nous apporte le texte même de la citation à l'ordre du jour de M. l'abbé Georges Drouet.

"Sous-officier modèle à tous points de vue, d'une grande bravoure. Grièvement blessé le 9 septembre 1914, est revenu sur le front à peine guéri. Blessé à nouveau le 28 juin d'un éclat d'obus à la tête, a prodigué ses soins à deux hommes de sa pièce atteints en même temps que lui, a, au dire du médecin, sauvé la vie à l'un d'eux; n'a songé qu'ensuite à se faire panser lui-même, et a refusé de quitter son poste."

UNE AUTRE PREUVE

Sur ordre de l'inspecteur en chef des licences, on vient de fermer toutes les buvettes, soit 15, de Brandon et de Carberry. Cette rigoureuse mesure est commandée, déclare l'inspecteur en chef, par les nombreuses bagarres qui se sont produites durant les derniers jours à Brandon et à Sewell. C'était un continuel désordre dans Brandon et Carberry et le commerce de ces villes s'en trouvait dans le marasme.

Cette rigoureuse mesure ne sera pas sans nuire au bon renom de nos troupes campées à Sewell. De pareils désordres chez nos troupiers s'étant produits ailleurs, il est à craindre que notre armée en retire une très mauvaise renommée. Et pourtant ces troupiers, dans l'ensemble, ne sont pas plus buveurs que ceux des autres nations. Mais il y avait l'occasion et l'occasion fait le larron. C'est la proximité des buvettes de Québec au camp de Valcartier qui fut la raison de l'inconduite de nombre de militaires en congé de sortie à Québec même. S'il n'y avait point eu de buvettes à Ottawa, le **Citizen** n'aurait pas eu à dénoncer si vertement les frasques de certains militaires en goguette. Si Brandon et Carberry n'avaient pas eu de buvettes, l'inspecteur en chef des licences de cette province ne se verrait pas dans la triste nécessité de recourir à une aussi rigoureuse mesure que la fermeture temporaire de ces bars.

TRIBUNE LIBRE

Une "marmite"

Le **Free Press**, dans sa page éditoriale du 15 courant, se sert des résultats trop brillants obtenus par nos élèves des écoles bilingues pour lancer une autre "marmite" contre le costume de nos Frères et Soeurs enseignants, dans nos écoles, auxquelles il concède "a measure of praise to the work done in these schools".

Le but du **Free Press** ne nous est pas inconnu, pas plus que son fanatisme haineux contre tout ce qui est français et catholique. Essayer de l'amadouer ou de lui faire comprendre les droits des Canadiens-français est inutile. C'est un "chien hargneux", et par conséquent indomptable.

D'après lui, nous sommes en contravention de la Loi des Ecoles publiques en cette province. La loi scolaire est faite dans le but d'améliorer et de rendre aussi efficace que possible l'instruction et l'éducation de nos enfants. C'est ainsi que nous, Canadiens-français, nous nous efforçons de l'appliquer, respectant scrupuleusement les croyances de ceux qui n'appartiennent pas à notre religion et ne négligeant aucun moyen de faire apprendre à nos enfants la langue anglaise. Nous savons qu'elle leur sera utile, mais nous ne voulons pas qu'ils oublient ou abandonnent pour elle leur langue maternelle, la plus noble et la plus riche des langues vivantes: "Sa Majesté la langue française".

Au lieu d'attiser contre nous le fanatisme orangiste et anti-français, le **Free Press** ferait mieux de puiser aux sources du vrai libéralisme anglais, tel que l'ont pratiqué les Blake, les Mowatt et les Scott sur le sol canadien. De cette façon, il nous traiterait en frères et son attitude ferait disparaître bien des préjugés. Il contribuerait en même temps, en respectant nos droits, à nous faire aimer davantage nos compatriotes de langue anglaise, n'eût-il en cela que le simple motif de la reconnaissance que méritent les nombreux Canadiens-français qui combattent aujourd'hui sur les champs de bataille européens pour le soutien de l'Empire britannique.

Il nous a toujours traité "à la Boche". Nous l'avons traité à la française. Quand donc nous considérera-t-il comme des Alliés?

J.-A. C.

IL NE SAVAIT PAS

Un petit bambin de huit ans tuait la semaine dernière à Saint-Boniface d'une balle de fusil son petit compagnon de jeu. Il ne savait pas que l'arme fut chargée. Toujours la même chose. Nous savons des gens qui blâmeront l'enfant plutôt que les parents. Pourquoi a-t-il pris le fusil? Mais pourquoi les parents ne l'avait-il pas mis loin de sa portée, répondra-t-on avec justesse.

Le danger des armes à feu a souvent été dénoncé, mais on est très enclin à l'oublier rapidement. Il faut de pénibles accidents comme celui de Saint-Boniface pour rappeler aux parents le danger toujours présent que comporte une arme à feu dans une maison. Un revolver ou un fusil est toujours un danger. Les accidents sont fréquents même avec les grandes personnes. Si la prudence est de mise avec ceux qui ont l'expérience des années, combien plus ne l'est-elle pas avec des petits bambins qui ignorent tout à fait le soudain danger que recèle un revolver ou un fusil. Aux parents de surveiller de près: la meilleure surveillance qui se peut exercer, c'est encore de mettre absolument hors de la portée des enfants toute arme dangereuse.

C'EST LA RUINE!

"Si vous supprimez les buvettes, ce sera la mort des affaires, la ruine du commerce", disent ses partisans. Vieille antienne répétée partout où on s'est attaqué aux ravages de l'alcool. Tout récemment, durant la campagne qu'on menait dans la ville de Lévis, dans la province de Québec, les partisans de la buvette, au cours d'une violente polémique, ont de nouveau eu recours à ce vieil argument. En réponse, un adversaire de la buvette a cité le témoignage rendu par les curés de Fraserville, Québec, aux bienfaits de la prohibition. Fraserville est l'un des centres de la province de Québec où la lutte entre prohibitionnistes et anti-prohibitionnistes a été des plus violentes. Après un an de régime prohibitionniste, les curés ont fait les constatations suivantes:

"Nous déplorions, disent-ils, avant 1913 un mal quasi général. La jeunesse, l'âge mûr et même la vieillesse de toutes les classes de notre société en étaient atteints. C'était dans toutes les rues de notre ville que nous coudoyions des tonneaux de whisky vivants, à certaines époques de l'année.

"Aucune fête civile ou religieuse, aucun terme des Cours de Justice ne se passaient sans que nous ayons sous les yeux les plus pénibles spectacles, et les tristement privilégiés, ceux qui vivaient près de ces écoles maudites qu'on appelle des débits de boisson. Aujourd'hui, c'est une chose exceptionnelle que la vue d'un ivrogne dans nos rues. Mais, ces quelques misères qui se font sentir de moins en moins nombreuses ne sauraient arrêter l'élan qui nous fait bénir le bienfaisant régime de prohibition.

Taxes payées à Fraserville au temps des licences:

En 1911: $53,970.98
En 1912: $67,843.87

Après la prohibition:

1913: $$81,412.46
1914: $85,517.52

Mais la différence vient surtout de ce que grand nombre de contribuables versent maintenant au trésor de la ville ce qu'ils gaspillaient en boisson.

"Nous pourrions ajouter que notre Commission Scolaire, pour la première fois, a fait, cette année, honneur à ses affaires en encaissant un surplus de recettes, bien qu'elle eût augmenté le salaire et le nombre des maîtres et maîtresses.' '

Témoignage de curés, dira-t-on. Soit; néanmoins hommes très en état de juger si oui ou non il y a progrès. Mais si un témoignage de curés ne suffit pas, voici un témoignage d'hommes d'affaires. Eux au moins doivent compter et savoir ce dont ils parlent puisqu'il s'agit d'affaires. Cette déclaration des marchands de la Rivière du Loup et de Fraserville est datée du 9 septembre 1915. La voici dans toute son éloquente force:

"Nous, soussigné, marchands de Fraserville, déclarons sincèrement que le règlement de prohibition voté en mars 1913 n'a nullement nui à notre commerce et nous ajoutons que la collection a été plus facile avec la disparition des licenses de boissons.

(Signés): —

Jos. Viel, A.-E. Thivierge, J.-H. Pelletier, Armand Pelletier, François Dionne, Thadée Verreault, Théo. Rioux, R. Levesque, A. Merette, C.-A. Raymond, Philippe Rioux, Harvey Pagé, L. Drolet, J. A. Chamberland, Polycarpe Ouellet, Nap. Caouette, Thomas Langlois, Jos. Pelletier, J.-A. Pelletier, T. Michaud.' '

DES CHIFFRES ET DES SUPPOSITIONS

Nous voulons parler de la loi votée dernièrement dans la Saskatchewan, au sujet de la vente des boissons enivrantes.

Un bonhomme revenait ces jours derniers de l'Ouest, et questionné sur le travail de la nouvelle loi, il répondait:

"Oh! c'est comme avant, on "boit autant; seulement le gou-"vernement s'est fait marchand "à la place des particuliers."

Evidemment nous n'avons pas mis en doute son affirmation: il semblait parler avec tant d'assurance. Après coup, l'idée nous vient qu'il est peut-être un fervent du petit coup.

—Mais vous faites un jugement téméraire, allez-vous dire.

Non pas, nous nous sommes abstenus de juger; ce n'est que depuis hier que nous avons formulé notre doute au sujet de son affirmation.

Et la raison?

La voici. Nous rencontrons un monsieur bien posé qui nous arrive de la Saskatchewan.

—Et comment va la loi relative à la vente des boissons enivrantes?

—Merveilleusement, nous répond notre interlocuteur. Je rencontrais ces jours derniers le Commissaire en charge, et voici les détails qu'il m'a donnés.

Au lieu des 245 débits de boissons que nous avions, il y en a maintenant 23, sous le contrôle du gouvernement.

Après six semaines de fonctionnement, nous avons fait une recherche. Dans la semaine qui a suivi ces six semaines, nos 23 débits de boissons ont vendu pour $2,000 de whisky. Or, l'année précédente, dans la seule ville de Régina, à pareille époque, un seul des 245 débits de boissons existant auparavant en avait vendu pour plus que cette somme.

Est-ce assez probant?

Conclusion: Défiez-vous des messieurs qui proclament très superficiellement qu'une loi de restriction ne fait aucun bien, et que les trous remplaceront les hôtels là où le Gouvernement adoptera une mesure de restriction au sujet de la vente des boissons enivrantes.

A DROITE ET A GAUCHE

Le dernier caucus libéral a jeté un peu de lumière sur l'avenir de la tempérance au Manitoba. Il a été décidé qu'un referendum aurait lieu en mars. Ce n'est peut-être pas le temps le plus propice, mais si, comme l'on dit, le sentiment général est fortement contre la buvette, les partisans de la tempérance l'emporteront.

Le premier ministre vient de déclarer que si les prohibitionnistes triomphent au referendum, il ne sera accordé après le 31 mai 1916 aucun permis de vente de boissons spiritueuses.

• • •

Un individu qui, dans de continuelles lettres au **Telegram**, tranche de haut toutes les questions d'émigration et de naturalisation, suggérait récemment que le Canada vint adopter une loi de naturalisation analogue à celle en vigueur en Australie.

La loi australienne qui régit la naturalisation des émigrants leur confère la citoyenneté impériale pourvu qu'ils sachent la langue du pays et que, durant les huit dernières années, ils aient résidé cinq ans dans l'une des colonies britanniques.

Plutôt que de tant écrire dans les journaux, ce correspondant du **Telegram** ferait mieux de suivre ce qui se passe dans son pays. Ainsi il saurait que cette naturalisation dont il réclame l'adoption est en vigueur dans le Canada depuis janvier dernier.

• • •

Selon le dernier bulletin du Bureau de recensement à Ottawa, le Canada a une population étrangère (née à l'étranger) de 752,732. Elle se répartit comme suit: hommes, 62.6; femmes, 37.4.

62.2 pour cent de la population étrangère réside dans les provinces l'Ouest. L'apport des pays européens a été le suivant: l'Autriche-Hongrie, 121,430 émigrants; la Russie, 89,984; la Norvège et la Suède, 49,194; l'Allemagne, 39,577.

344,557 de ces émigrants venus au Canada avant le recensement de 1911 s'étaient fait naturaliser. Le nombre total des naturalisés qui ont droit de vote au Canada n'est que de 6.62 pour cent de tous les voteurs canadiens. Il est de 24.92 en Alberta, 23.01 dans la Saskatchewan, 17.20 dans le Manitoba et 9.48 dans la Colombie-Britannique.

• • •

L'honorable Thornton, ministre de l'Education, a visité vendredi dernier l'école normale ruthène de Brandon. Il a déclaré qu'il était satisfait jusqu'ici de l'enseignement qu'on y donnait et qu'il ne voyait pas pour le moment la nécessité d'y apporter des changements.

DES CHIFFRES

Le **Rhode Island Issue** publie les statistiques suivantes:

Maladies—	Décès
Vérole	184
Scarlatine	11,408
Diphtérie et croup	20,240
Typhoïde	23,400
Cancer	37,562
Pneumonie	70,033
Tuberculose	81,720
Alcool	152,781

Statistiques des mortalités pour un an aux Etats-Unis.

L'alcool tue plus de monde que toutes les autres maladies, et dans des proportions déconcertantes.

Cependant, l'on dit et l'on répète:

Le commerce des boissons est un commerce comme un autre.

Bien plus, en certaines parties de notre pays, de notre province même, ce genre de commerce jouit d'un traitement de faveur.

Telle est la force d'un préjugé quand il s'appuie sur la gourmandise.

Supposez un instant un monsieur quelconque qui mettrait en bouteille des microbes de la tuberculose ou de la picote, et qui les offrirait en vente sous prétexte que c'est un commerce comme un autre.

On l'aurait bien vite collé en prison. Pourtant son commerce serait moins dangereux que le commerce d'alcool, auquel on laisse une si grande liberté. Nous n'en voulons ni aux hôteliers ni aux marchands d'alcool; mais nous en voulons à mort à leur marchandise.

Qu'on nous donne une loi de restriction et on aura rendu un service immense à la cause de la santé publique. Après cela, la province aura besoin de beaucoup moins de place dans les prisons et les asiles d'aliénés et nous aurons moins de tuberculeux.

Défions-nous du préjugé, regardons les statistiques.

L'alcool est un tueur public, traitons-le en conséquence.

"Liberté pour tout et pour tous "excepté pour le mal et les mal-"faiteurs."

L'alcool est un malfaiteur public.

LES ANGLAIS ET LE SENTIMENT RELIGIEUX EN FRANCE

Une curieuse lettre d'un protestant au "Times"

Nous la trouvons dans le **Times** du 14 août et nous ne doutons pas que nos lecteurs la liront avec intérêt:

Monsieur,

Tant d'entre nous visitent aujourd'hui la France font ou refont connaissance avec les Français, qu'il semble désirable que nous connaissions quelque chose de l'état religieux de nos alliés. La religion a été si en évidence dans l'arène politique française et a reçu des coups si durs que nous sommes enclins à conclure qu'elle est moribonde. Quelqu'un qui visite la France en ce moment et qui voit quelque chose de la vie du peuple sera vite désabusé. Le sous-signé a passé la plus grande partie de six mois de temps parmi les blessés français, qui venaient de toutes les régions et de toutes les classes, et l'acceptation et la pratique universelles de la religion le surprirent grandement. La plupart d'entre eux avaient leur chapelet et presque tous portaient au cou des médailles religieuses. Quand ils étaient en assez bon état, ils allaient en foule à la messe; malades, ils accueillaient avec plaisir les visites du curé; mourants, ils demandaient les derniers sacrements; morts, ils étaient enterrés avec tout le cérémonial catholique. Et cette pratique de la religion n'était pas confinée aux soldats: les offices à l'église étaient bien suivis, et hommes et femmes, riches et pauvres, étaient constamment agenouillés dans les églises. Un chauffeur anglais qui accompagnait le soussigné dans l'une des cathédrales de France remarquait:

"C'est curieux, dans ces églises françaises, vous y trouvez toujours une foule de gens agenouillés et priant; je suppose que ce sont des catholiques"; commentaire inattendu de leur religion — et de la nôtre. Si cette assiduité religieuse résulte de l'état de guerre, seul quelqu'un qui connait intimement le pays en temps de paix pourrait le dire, mais l'observation la plus fortuite peut porter témoignage de l'universalité de la religion dans les circonstances présentes.

Il n'y a pas de doute que les Français remarquent l'indifférence que nous étalons, notre manque de sympathie, l'apparente absence de toute velléité de comprendre; ils en sont gênés. Très peu d'entre nous entendent la messe, ou entrent dans les églises; nous ne nous soucions même pas de nous renseigner sur la façon de nous comporter quand nous nous trouvons en face de la religion dans quelque cérémonie. Quand passe un convoi funèbre, nous regardons avec de gros yeux; quand c'est la Fête-Dieu, nous photographions. Jusqu'à un certain point cela est dû à quelque timidité native et à la détermination de ne pas admettre de paraître "faux". Mais aujourd'hui qu'il y a tant d'Anglais en France et que l'impression produite par nous sur nos alliés est de tant d'importance, c'est dommage, même pour les motifs les plus intimes, que nous ne puissions surmonter notre timidité et nous adapter à notre entourage.

Sir Thomas Erowne était Anglais et n'était pas catholique romain. Eh bien! pour reprendre ses curieuses phrases, "il ne se faisait pas scrupule d'entrer dans leurs églises à défaut des nôtres et de prier avec eux ou pour eux... A ma dévotion, continue-t-il, j'aime me servir de la politesse de mes genoux, de mon chapeau, de mes mains... A la vue d'un crucifix, je peux me passer de mon chapeau, mais rarement de la pensée et du souvenir de mon Sauveur". Ce sont des paroles que pourraient apprécier ceux qui ont été en France ou qui y vont maintenant.

Nos ennemis peuvent prendre nos biens et notre vie; la vie du cie reste à jamais notre gloire.

• • •

On ne saurait trop s'attacher à la foi catholique, et fuir toute apparence même d'hérésie.

LE COIN DES DAMES

Le temps à autre de nos petites Manitobaines partent pour aller continuer leur "Cours" dans des pensionnats de la Province de Québec.

Laissons partir sans regret apparent ces "fillettes" qui par leur bonne éducation, leur cachet distingué, donneront une haute idée de la formation intellectuelle que reçoivent nos "enfants" dans les institutions religieuses qui sont l'honneur de notre pays.

Là-bas comme ici, les communautés enseignantes ont donné leur preuve de savoir-faire dans les grandes lignes des connaissances humaines, dans les méthodes du travail et dans l'instruction religieuse, qui font de l'élève docile, doublé d'aptitudes au jour de son départ, une jeune fille accomplie.

Evidemment si beaucoup de maisons enseignantes sont connues de nous, l'une d'elles semble un peu dans l'ombre: voilà pourquoi je me permettrai d'en faire une faible esquisse, laissant à un pinceau plus habile, l'art de reproduire fidèlement un si beau tableau.

J'ai nommé là le Couvent des Religieuses de Jésus-Marie — Sillery. Cette Congrégation a pris naissance à Lyons, France, et quelques années plus tard elle fonda sur les meilleurs modèles de ce genre à l'étranger une Maison Provinciale à Sillery, près de Québec.

Cet établissement moderne dans toute l'acceptation du mot, réunit encore toutes les conditions favorables au développement physique des élèves: dortoirs spacieux, aérés et pourvus de baignoires, vastes corridors, grandes salles d'études, réfectoires, infirmerie, etc.; le tout avec abondance d'air et de lumière.

De vastes terrains ombragés, par de magnifiques plantations entourent l'établissement religieux, et donnent un coup d'oeil des plus charmants, tout en favorisant pour les élèves, les promenades et l'exercice au grand air.

Le but de ces "Dames religieuses est non seulement de former le coeur des jeunes personnes qui leur sont confiées, mais encore d'orner leur esprit par la connaissance des sciences utiles et agréables.

Aussi leur plan d'études embrasse toutes les branches, si bien que le programme comprend une année d'introduction, trois années d'élémentaire, deux années d'intermédiaire, deux années de supérieur, une année de cours académique. Les élèves qui le désirent peuvent après leur cours intermédiaire suivre le cours commercial dans les deux langues.

Les cours intermédiaire, supérieur, académique et commercial ont été affiliés à l'Université Laval de Québec en 1911.

Des certificats et des diplômes sont décernés par "la Faculté de l'Université" aux élèves qui ont subi avec succès deux examens: celui de l'Université et celui de l'Institution.

Un fait qui mérite d'être noté: des médailles et diplômes d'honneur ont été décernés à l'établissement dans les expositions scolaires de Philadelphie, en 1876, de Québec, en 1877, de Paris, en 1878, de Chicago, en 1893. Non seulement la langue française est parlée dans toute sa pureté, mais on donne un égal soin à la langue anglaise.

En découvrant ce petit "coin du ciel sur terre", en parlant des "Dames de Jésus-Marie", il me semble revivre dans toute la vivacité de leur coloris, dans toute la fraicheur de leur parfum ces jours radieux du passé. Et cependant j'hésite à regarder ce panorama ravissant; un reproche doux, profond se fait entendre au-dessus de ma pensée, quand elle se reporte à ces années d'enfance; nuages nimbés d'or qui viennent apparaître d'un horizon lointain: vision fugitive qui bientôt s'évanouira. Il me semble que je pourrais dire avec le poète à ces riantes années d'autrefois:

Hélas! pour revenir m'apparaître si belles
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait?..............

Et pourtant ces souvenirs, mêlés de tristesse, ont une douce fascination à laquelle mon âme s'abandonne: plus de quarante années de distance n'ont pu enlever la fraicheur, l'admiration pour ces "mères" aussi grandes par le coeur et l'intelligence, qu'elles étaient humbles et dévouées à l'accomplissement de leurs devoirs.

Plus tard, jeunes filles, vous éprouverez les mêmes émotions, les mêmes souvenirs mêlés de gratitude et d'affection. C'est votre tour aujourd'hui d'être au labeur, et si le travail a ses ennuis, ses luttes, ses difficultés, il a aussi ses joies, ses récompenses. C'est pourquoi, ornez dès maintenant votre intelligence de belles et bonnes. Le présent seul importe d'être utilisé; le passé échappe, disparaît si tôt et ne revient plus.

Que cette devise du poète "enfant" soit toujours votre règle d'action, comme votre maxime profonde: **"Le présent est l'enclume où se fait l'avenir".**

Françoise des Bois.

CORRESPONDANCE

Permettez-vous à Denise de venir mêler une petite note peut-être bien discordante aux correspondances si pleines de grâce qui ornent les colonnes du "Coin des Dames" dans la **Liberté?** J'aime toujours lire ces articles, mais ceux qui me charment le plus sont ceux qui contiennent quelques descriptions des beautés de la nature. Que je l'aime, la nature, dans toutes les saisons et à toutes les heures du jour! Quoi de plus beau que le lever du soleil à la campagne, alors que ses rayons d'or animent toute chose de vie et de gaieté et que la brise matinale fait onduler les champs en passant une caresse sur les têtes des jeunes épis. Et puis les bois! J'aime les bois pour la solitude, pour la paix profonde qu'on y goûte. Quand nous sommes à l'ombre des grands arbres; quand un doux vent nous arrive avec cette fraîcheur toute parfumée qui émane des bois et qu'au-dessus de nos têtes dans les feuilles vertes les gentils petits habitants du ciel se réunissent pour faire de véritables concerts, il est impossible de ne pas ressentir un grand bonheur. Puis, quand la campagne commence à être envahie par l'ombre du soir; que le soleil lance ses dernières lueurs et que la brise se fait plus douce et plus caressante, alors tout semble se recueillir et il fait bon de rêver et de prier.

Maintenant que vous connaissez un peu ce que j'aime de la nature, permettez-moi de vous parler d'un sujet que j'ai entendu discuter dernièrement et je me suis même mêlée à la discussion. Il s'agit des qualités qu'il faut à une jeune fille pour faire le bonheur des siens et celui de son entourage. Il nous semblait que pour arriver à ce bonheur, une jeune fille devait être toujours polie et aimable envers ses parents et les vieillards. Il fallait qu'elle fut sérieuse et qu'elle fut assez forte pour résister à l'entraînement des bals, soirées mondaines et théâtre; qu'elle fut capable de résister au charme des lectures défendues aux jeunes filles. La piété, animée de l'amour, du travail, complétait le portrait de notre idéal de la jeune fille chrétienne quand tout à coup Mlle X... nous dit: "La coquetterie est selon moi une qualité et une femme qui n'est pas coquette est un être sans dessein et sans vie." Nous avons toutes protesté, mais elle continua: "Bien rare les femmes qui plairont avec leurs robes faites il y a dix ans, avec leurs mines peineuses et leurs yeux baissés! La coquetterie est le plus beau passe-temps, et si on ne s'habille pas à la dernière mode, si on reste toujours gênée et timide, on ne trouvera jamais à se marier qu'avec des imbéciles ou des sots! Moi, il y a longtemps que j'ai mis les vieilles idées de côté."

Elle n'en dit pas davantage, car nous avons toutes défendu nos idées méprisées. Pour ma part je trouve qu'il n'y a rien d'aussi hypocrite qu'une coquette, car, afin de plaire, elle se fait un visage à la peinture, à la crème, au crayon, à l'encre rouge et elle devrait porter une annonce: "N'y touchez pas, c'est frais peint."

La coquette se pavane devant sa glace et s'exerce à prendre des airs élégants et distingués, et quand elle a trouvé un geste qui est ridicule, car il manque de naturel, elle s'empresse de le refaire devant le public.

Non, jeunes filles, ne pratiquons pas la coquetterie; soyons plutôt vertueuses et ignorées, et rappelons-nous cette parole du poète: "Les femmes ne peuvent trouver de parure qui les embellisse autant que la vertu".

Denise.

DE LA MODE

Le noir est sans contredit la couleur préférée pour la saison qui commence. La guerre et ses tristes compagnes, la misère et la douleur nous invitent à endosser les couleurs sombres. Mais d'un autre côté, les habits ont une certaine influence sur le moral, et ne portant que du noir, nous sommes exposées à jeter involontairement autour de nous de la tristesse. Ainsi des étoffes de couleur tranchant sur le noir, feront disparaître quelque peu l'effet sombre et triste que le noir produit toujours.

* * *

Les manteaux amples, à la Russe, et les costumes tailleurs, ont presque tous des cols faits d'une bande droite et haute de fourrure. On garnit aussi le bas des manteaux d'une petite bande de la même fourrure que le col.

* * *

Le castor revient à la mode et on l'emploie beaucoup, à cause de sa couleur qui égaye un costume sombre.

* * *

Comme toujours, on prend un peu de la mode des dames pour les filles. Ainsi les jupes sont ondulées comme les grandes et le genre militaire et le genre russe sont employés avec beaucoup de succès pour les jeunes.

QUESTIONS ENFANTINES

On dit que l'enfant, par instinct et la voix du sang, aime ses parents. On ne peut ne pas reconnaître ce sentiment de l'amour si naturel, car il se montre dès l'âge le plus tendre, dans les petites manières gracieuses ou le sourire même du bébé. D'instict, le jeune enfant aime ses parents, car il **sent** sans s'en rendre un compte trop juste, qu'il a besoin de soins à tout instant du jour.

Remettez l'enfant aux mains d'une bonne, et la mère apprendra vite qu'une bonne partie de l'affection que lui prodiguait son enfant est partagée entre elle et la bonne. Il commencera à vous aimer véritablement quand il comprendra vos bontés pour lui et qu'il sera assez vieux pour apprécier vos bienfaits.

La mission de la mère est sublime. Si nous en connaissions bien les responsabilités et les obligations, que de déboires et de peines cuisantes nous nous épargnerions. Une trop grande tendresse, comme une trop rigoureuse sévérité vis-à-vis de l'enfant, amollit ou aigrit son caractère.

L'amour de la mère ne connaît pas de bornes et il me semble que cet amour s'intensifie, se développe encore davantage lorsque son enfant est faible, chétif ou infirme, car il requiert plus de soins. L'on voudrait que la tendresse et la douce attention de tous soient jetées à pleines mains sur ces petites têtes souffrantes. Le père, généralement, se soucie peu de l'enfant quand il est jeune. Il en remet le soin à la mère qui est toujours au foyer. Souvent, dans les courts instants passés à la maison, le papa aime à gâter son héritier et jouera jusqu'à ce que l'enfant soit fatigué, énervé, hors de lui. Alors, monsieur, sans se rendre compte de l'état dans lequel il a mis son enfant, prend son chapeau et laisse à la mère la difficile tâche de remettre l'enfant à son état normal.

Donc, à la mère incombent le plus souvent les grandes responsabilités vis-à-vis l'enfant. Mais quelle récompense est la nôtre!! Quel amour et quelle tendresse ces petits ne nous témoignent-ils pas quand ils commencent à apprécier les doux soins que nous leur donnons. Non, rien ne peut égaler le bonheur de se sentir aimé par son enfant.

Gertrude.

RECETTES

Beignes

Ingrédients: 2 oeufs; 1 tasse de sucre; 4 cuillerées à thé de beurre; 1 tasse de lait sur; 4 tasses de farine; 1 petite pincée de sel; 1 cuillerée à thé de soda.

Préparation: Battez les oeufs et le sucre ensemble, faites dissoudre le soda dans le lait, ajoutez le beurre fondu et le sel, et mélangez bien ensemble. Ajoutez la farine ou un peu moins, afin que la pâte ne soit pas trop dure. Faites cuire dans le saindoux bien chaud.

* * *

Biscuits à la melasse

Ingrédients: 1 tasse de sucre brun; 1 tasse de graisse ou beurre; ½ tasse de café bouillant; 1 tasse de melasse; 1 cuillerée à soupe de gingembre; 1 pincée de sel; 1 cuillerée à thé de soda; 3 tasses de farine.

Préparation: Réduisez en crème le beurre et le sucre et ajoutez le café bouillant et la melasse dans laquelle vous avez fait dissoudre le soda; enfin le sel, la farine et le gingembre. Roulez mince et faites cuire dans un fourneau modérément chaud.

J. G.

* * *

Gâteau aux fruits (bon marché)

Ingrédients: 1 tasse de sucre; ½ tasse de beurre; 1 tasse de lait sur; 1 tasse de raisins; 1 cuillerée à thé de soda; ½ cuillerée à thé de sel; ½ cuillerée à thé d'épices; 2 tasses de farine.

Préparation: Défaites le beurre et le sucre ensemble, ajoutez le lait sur avec le soda et le sel que vous ferez dissoudre dedans pour mélanger la farine avec les épices et les raisins. Mêlez bien ensemble et faites cuire dans un fourneau modéréement chaud.

LES CANADIENS SUR LE FRONT

Un article de M. Maurice Barrès

Dans un de nos récents numéros, nous avons publié un article de M. Maurice Barrès sur une visite qu'il venait de faire sur le front occupé par les troupes anglaises en France. L'éminent académicien vient d'écrire dans "l'Echo de Paris" ses impressions sur les troupes canadiennes. Nous pensons être agréable à nos lecteurs en reproduisant ce très intéressant article:

Sous un bois, quelque part dans les Flandres, j'ai vu les huttes des Canadiens, faites d'arbres seiés en longueur et toutes pareilles à celles qu'ils construisent pour la chasse ou pour l'habitation, là-bas, dans la prairie, au nord des Grands Lacs. C'est le grand village des Natchez que René a vu sur la rive du Meschacebé: "...les guerriers jouaient à la balle avec des raquettes garnies de peaux de serpent; d'autres avaient de vives contentions aux jeux des pailles et des osselets; un plus grand nombre exécutait la danse de la guerre ou celle du buffle, tandis que des musiciens frappaient avec une seule baguette une sorte de tambour, soufflaient dans une conque sauvage, ou tiraient des sons d'un os de chevreuil percé à quatre trous."

Les couleurs de cette page ont vieilli, la mode a changé, mais on trouve dans l'armée canadienne une survivance des vieux romans de la prairie. On m'a montré, sous l'uniforme kaki, des trappeurs qui emploient contre l'ours allemands les mille bons tours de leurs métiers. Ils chassent le Boche avec l'astuce des anciens chasseurs de chevelure ou du moins des chasseurs de fourrures, adoucie par l'humanité anglaise. "Nos Canadiens, me dit un officier du camp, ont pris immédiatement sur l'ennemi un ascendant moral et matériel sans conteste, au point de vue des patrouilles." Et il multiplie les détails probants.

Tandis qu'on suit au sillage les Allemands qui rampent dans les champs de blé, les Canadiens savent s'y glisser sans que bouge un seul épi, couchés sur le dos et regardant derrière eux à l'aide d'un petit miroir. Quand le Boche rassuré par ce long silence du champ immobile se hasarde, il est pris, étranglé ou ficelé en deux secondes. L'autre jour, après une série de ces affûts heureux, les "trappeurs" firent parvenir à la tranchée allemande ce simple billet: "Inutile de renvoyer une autre patrouille; ce sont les Canadiens que vous avez en face de vous".

Au moment de ma visite, le camp déplorait la mort d'un Peau-Rouge. Je me suis associé bien sincèrement à ces regrets. C'était un engagé volontaire et l'authentique représentant de la race célébrée par Chateaubriand, Fenimore Cooper et Gustave Aymard. Un Algonquin? Un Iroquois? Peut-être un Natchez. Avait-il un visage féroce adorné de rouge et de noir, les oreilles étirées par de grands anneaux pendants, une aigrette de cheveux au sommet du crâne et sur tout le corps de larges tatouages farouches? Il était vêtu de kaki mais il avait hérité l'âme du vieux peuple agonisant des prairies. L'ardeur de son courage s'alliait à un calme sans exemple sous la mitraille. "Ah! me dirent ses camarades, si vous l'aviez vu quand il s'en allait au combat d'un pas cadencé, de ce pas fléchi sur les articulations qui semble l'allure d'un homme au trot!" Il multipliait les actes de la bravoure la plus surprenante, car il voulait faire admirer sa race. Ses chefs le proposaient pour la Victoria Cross quand il tomba au champ d'honneur. Une nouvelle fois le dernier des Mohicans venait de mourir.

* * *

J'entends bien que parmi ces volontaires il y a beaucoup de Canadiens récents, nés en Angleterre ou fils de trappeurs ou de Peau-Rouges; c'est entendu, mais autour de ces types accusés se groupent leurs variétés, leurs nuances et leurs mélanges. Sans qu'ils soient, tous, des Coureurs de Bois, c'est un fait qu'ils manquent de la discipline froide, méthodique de l'Anglais, et qu'en revanche, ils sont plus que lui délurés, entreprenants, ingénieux dans l'attaque. Et puis, à les observer, combien apparaissent de vieux traits tenaces!

J'examinais dans un vaste dépôt en plein air leurs voitures d'équipages militaires, toutes marquées de la feuille d'érable, quand mon regard tomba sur une petite tente dressée, dont la toile était toute barbouillée de hachures bizarres peintes en vert.

—Qu'est cela? dis-je.

—Une tente d'officier canadien.

—Mais ces signes verdâtres?

—Oh! rien. On a camouflé la toile pour que, vue de haut, elle se confonde avec les prés et les bois.

—Pardon! n'avez-vous pas un Canadien avec qui je puisse causer:

Je venais de reconnaître au milieu d'hiéroplyphes variés une tête de chat, dont j'ignore le sens, la main noire, popularisée chez nous par les romans de Stevenson et, ce qui m'intéressait le plus, le signe de Svastika, symbole, au nom indien, symbole de bon augure bien connu des archéologues.

Chacun a ses manies. Ces deux branches coudées qui se croisent, ce talisman qui nous vient du fond des âges enchante mon esprit et j'avais jadis voulu que "Svastika" fût le titre de la pensée centrale de la "Colline Inspirée".

Un jeune soldat du pays de Québec que l'on venait d'appeler, me dit en excellent français, avec l'accent normand, que c'était un dessin qu'on mettait pour s'assurer la chance.

C'est la première fois que ce vieux talisman, qui nous est venu du plus lointain des âges et que les menuisiers de Lorraine, il y a une centaine d'années, mettaient encore par tradition au front de leurs armoires, a été senti, pensé devant moi comme un signe vivant.

J'ai continué ma conversation avec mon Canadien.

—Dites-moi, comment l'idée vous est-elle venue de venir faire ici le coup de fusil contre les Boches?

—Eh! me dit-il, il fallait bien venir en aide aux Français et aux Anglais.

Cela était dit d'un ton solide et franc, par un homme qui connaît sa force et qui a pesé sa résolution. L'Angleterre nous amène là de bien beaux soldats.

* * *

Mais je donnerais d'eux une idée imparfaite si, après avoir noté qu'ils ont recueilli le vieux génie individualiste de la Prairie, je ne célébrais leur solidité et cette cohésion dont ils donnèrent la preuve la plus glorieuse à Steenstraete, le soir du 22 avril.

C'est ce soir-là (au début de la seconde bataille d'Ypres), que les Allemands employèrent pour la première fois les gaz asphyxiants. Vers cinq heures de l'après-midi, d'épaisses fumées jaunes sortirent de leurs tranchées entre Langemark et Bixschoote et commencèrent de glisser sur la division française qui occupait le terrain de Steenstraete jusqu'à la route de Poelcapelle. Au premier moment, personne ne se rendait compte de ce qui était arrivé. La fumée et les vapeurs cachaient tout, des centaines d'hommes étaient dans le coma ou à l'agonie, de telle sorte qu'en l'espace d'une heure toute la position que nous occupions se trouva conquise par la mort. Un trou s'ouvrait, la brèche était faite.

Le maréchal French écrit: "Après toutes les preuves que nos braves alliés ont données de leur courage et de leur ténacité dans tant de situations difficiles, où ils se sont trouvés au cours de cette campagne, toutes les considérations étaient superflues. Mais je tiens à exprimer ici la conviction que s'il y avait au monde des troupes capables de tenir leurs tranchées sous une attaque aussi perfide et aussi inattendue, la division française aurait tenu."

En arrière de ce trou, dans cette brèche ouverte au milieu de nos rangs par les fumées mortelles, se trouvaient une quarantaine de pièces désormais sans couverture. Leurs officiers et leurs servants se firent tuer dessus. Un officier demeuré seul tira le dernier coup. Ce sacrifice héroïque donna le temps à un régiment d'arriver et de contre-attaquer, pendant que les Canadiens contre-attaquaient eux-mêmes de flanc.

Ils furent admirables, ces Canadiens. Découverts du côté français, dangereusement exposés à la plus lourde attaque de ce côté, ils tinrent bon. Cette ténacité et leur offensive immédiate ont évité un désastre.

Au milieu d'eux, s'étaient jetés quelques Français, de ceux que le gaz n'avait pu saisir et terrasser. Puisque cette force d'enfer les obligeait à quitter le terrain, ils couraient sur leur gauche continuer la bataille. L'un de ces réfugiés était un chef de bataillon. Les chevaleresque Canadiens voulurent qu'il prît le commandement. Alors, se tournant vers la poignée de tirailleurs, de zouaves et de turcos qu'il avait ralliés, il leur cria: "Faisons voir à ces braves Canadiens comment sait mourir un soldat français."

Je m'excuse de ne pas connaître le nom de ces héros, dont l'histoire me fut racontée par les Anglais. Le jour où nous élèverons à l'est d'Ypres une colonne à la gloire des Canadiens, il y faudra inscrire le nom du Français qui eut l'honneur de tomber, avec leurs chefs, à leur tête.

Maurice Barrès,
de l'Académie française.

Pour Lire au Foyer le Dimanche



MA FEMME EST UN PANIER PERCE

Dring, dring-dring, dring, dring-dring, dring.

La clchette de mon bureau sursaute, grince, gémit, s'effare.

A coup sûr c'est un homme qui arrive, ça se sent, à l'agitation fiévreuse de la sonnette.

—Entrez, mon ami, entrez.

Un beau gaillard dans la quarantaine ouvre la porte. Sa figure franche et loyale trahit l'émotion. Qu'est-il donc arrivé? Un malheur peut-être!... une scène!... Un instant, et nous allons tout savoir.

—Pardon, Monsieur le curé, si je vous dérange.

—Non, mon ami, vous ne me dérangez pas. Votre visite au contraire me fait plaisir. Un père aime toujours à rencontrer ses enfants. Veuillez vous asseoir et parlez à coeur ouvert, car vous me semblez ému. Auriez-vous du chagrin?

—Oui, Monsieur le curé, vous l'avez dit. Tenez, je vais vous vider mon sac d'un coup: je suis découragé.

—Comment? Mais il me semblait que vos affaires allaient bien?

—Oh! je n'ai pas à me plaindre de ce côté-là. Dieu m'a donné deux bons bras et du coeur àl'ouvrage; le travail ne manque pas et surtout ne me fait pas peur.

—Mais alors ce chagrin?...

—Voici, Monsieur le curé, je travaille comme un mercenaire, je gagne de soixante à soixante-dix piastres par mois et je ne parviens pas à mettre un sou de côté.

—Prendriez-vous de la boisson par hasard?

—Pas une goutte; je rapporte fidèlement à la femme tout mon salaire; et, à la fin du mois, tout est parti. Ma femme est un panier percé.

—Et cet argent où va-t-il? Qu'en fait-elle?

—Dieu le sait! pour moi, je n'y comprends rien. Ou plutôt, je ne le comprends que trop. Ma femme, quand je l'ai épousée, savait tapoter le piano, mais elle ne savait pas tenir une maison, et elle ne l'a pas encore appris. Aussi l'argent ne colle pas à ses doigts, je vous en réponds.

Quand j'étais petit, ma bonne mère utilisait ses vieilles robes pour confectionner des habits à mes soeurs; les pantalons du père se transformaient en culottes pour les garçons, elle reprisait les bas, raccommodait les habits avant que l'accroc devînt irréparable. Aujourd'hui les vêtements du plus grand ne se transmettent plus au cadet; c'est du neuf qu'il faut, du neuf pour le dernier, du neuf pour l'avant-dernier, du neuf pour le deuxième avant-dernier, du neuf pour toute la bande!

Et la femme achète sans compter, elle achète des habits tout faits; c'est peut-être plus chic, mais ça coûte les yeux de la tête et ça ne vaut rien; trois jours après c'est décousu.

Pour la table, Monsieur le curé, c'est la même chose. Il faut tout acheter: pâtisseries, confitures... tout, jusqu'à la soupe en boîte. Les restes, que ma vieille mère savait si bien utiliser et rendre appétissants, ma femme ne sait qu'en faire.

C'est un gaspillage effrayant et sur toute la ligne. J'ai beau suer, peiner, je ne parviens pas à économiser, c'est à peine si à la fin de l'année, j'attache les deux bouts.

Tenez, Monsieur le curé, je comprends que parfois un homme se décourage, et qu'il se jette dans la boisson.

—Mon ami, votre femme est une excellente chrétienne; lui avez-vous fait quelques observations à ce sujet?

—Oui; la première fois elle m'a boudé huit jours, la seconde, elle a pleuré, m'a traité de sans-coeur, la troisième il y a eu un orage avec pluie, éclairs, tonnerre. Mais aucune amélioration.

D'ailleurs, monsieur le curé, pour tout vous dire, je crois bien qu'elle fait de son mieux, la pauvre petite, mais ses parents ne lui ont jamais appris à tenir un ménage, ils l'ont élevée comme le sont la plupart de nos filles, en dehors de toute formation à la vie pratique.

—C'est regrettable, mon ami, mais que puis-je faire dans les circonstances pour vous rendre service?

—Je comprends bien qu'auprès de ma femme il n'y a rien à obtenir; mais je voudrais que les jeunes gens qui les épouseront trouvent en elles des ménagères accomplies capables d'économiser. Il n'y a pas de dot comparable à celle-là. Je paierais cher aujourd'hui pour que ma femme me l'eût apportée dans sa corbeille de noces.

—Vous avez bien raison, mon ami. Les bonnes ménagères sont rares, et nos filles ne trouvent pas toujours à la maison une mère capable de les former. Aussi serait-il grandement à souhaiter que l'enseignement ménager fût mis en honneur dans tous nos couvents. Pourquoi les pères de famille n'agiraient-ils pas auprès des commissaires d'écoles afin de substituer à des matières inutiles un programme plus en rapport avec les nécessités de la vie? Il y a quelque chose à faire!

Mettez-vous à l'oeuvre et vous rencontrerez dans le clergé l'appui que vous désirez. Déjà dans bien des paroisses il se fait un mouvement dans ce sens, on ne peut qu'y applaudir. Peut-être même pourrons-nous obtenir, comme cela se fait ailleurs, des subsides du gouvernement.

—Ainsi, Monsieur le curé, vous êtes en faveur des écoles ménagères?

—Oui, mon ami. Si la mère voulait ou pouvait donner cet enseignement pratique, ce serait l'idéal; mais aujourd'hui bien des mères en sont incapables, ou laissent leurs filles pianoter, s'occuper de fanfreluches, lire des romans, ou regarder par la fenêtre au lieu de les installer autour du fourneau, pour surveiller la soupe et l'ordinaire, ou rapiécer les robes des petites, remettre des boutons aux pantalons du papa, et des pièces au xculottes des petits.

Puisque l'éducation ménagère manque dans la famille, il faut y suppléer à l'école durant au moins la dernière année du cours. Nos hommes seront plus fiers de voir leurs filles faire mijoter un bon ragoût, qui ne coûte pas cher et vous embaume, que de les voir avec des prix de physique, de chimie et d'économie politique. Ils aimeront mieux les voir jouer de la machine à coudre ou du rouet, que du piano ou du violon.

—Monsieur le curé, je partage vos idées.

—Eh bien, alors, faisons-les pénétrer dans la tête de nos concitoyens, et bientôt elles passeront dans la pratique.

—Merci, Monsieur le curé, je vois que vous comprenez les besoins du peuple.

—Oui, mon ami, je les comprends et mon influence est acquise à tout ce qui peut rendre mes paroissiens plus heureux en même temps que plus chrétiens. La formation ménagère produira ces deux résultats.

Venez me voir, nous en reparlerons.

—Bien obligé, Monsieur le curé, je reviendrai.

LE PARLER FRANCAIS

Bulletin de la Société du Parler français au Canada — Couronné par l'Académie française — Organe officiel du Comité permanent de la Langue française

Sommaire

Rédaction et administration: **La Société du Parler français au Canada,** Université Laval, Québec. — **Abonnement**: Deux piastres par an; au numéro, 20 sous.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LE PAPE ET LES ALLIES

Le R. P. Sertillange, l'un des meilleurs orateurs français, a récemment prononcé à la Madeleine, Paris, un magistral discours sur l'attitude du Pape vis-à-vis des Alliés. Nus aimerions le reproduire en entier, mais l'espace nous oblige à nous limiter à des extraits. Néanmoins nos lecteurs y trouveront une justification complète de la conduite du Souverain Pontife:

"Je suis à l'aise pour dire que ce Pape, qui ne doit rien à nos impatiences ni à nos sagesses partielles, a fait plus, dans le sens de nos désirs, que qui que ce soit au monde, je dis, parmi les pouvoirs responsables. Il n'a pas fait de tapage; on en a fait seulement sur son nom. Lui a considéré le programme du prophète:

Voici mon serviteur, que je soutiendrai,
Mon élu, en qui mon âme complait.
J'ai mis mon Esprit sur lui;
Il répandra la justice parmi les nations.

Il ne crira point; il n'élèvera point la voix;
Il ne la fera point entendre dans les rues.
Il n'achèvera pas le roseau brisé;
Et n'éteindra pas la mèche qui fume encore.

Il annoncera la justice selon la vérité;
Il ne faiblira point, il ne se laissera point abattre
Jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre.

(Isaïe, XLI, 1-4.)

"Tous ceux qui disent: Pourquoi le Pape ne fulmine-t-il pas, ne se déclare-t-il pas, soucieux seulement de paix, comme il se voit aujourd'hui encore, ont-ils songé aux conditions du divin programme? La justice, oui! La vérité, oui! Mais la prudence et l'aménité? Mais le roseau brisé et la mèche qui fume encore? Nos âmes exaspérées n'y pensent pas.

"Et je dis pourtant que ce patient a prononcé des paroles qui, dans les siècles à venir, sonneront plus haut que l'ordre du jour de la bataille de la Marne. Je crois celui-ci voué à l'immortalité — celle du temps! Mais c'est dans le monde de l'éternel que retentiront ces mots que nous n'avons pas entendus, tant nos âmes bruissaient: **Le Pontife romain a été constitué par Dieu comme l'interprète et le vengeur de la loi éternelle. Avant tous autres, donc, il lui appartient de proclamer qu'à personne, sous aucun prétexte, il n'est permis de violer la justice. Et Nous le proclamons très ouvertement. Et Nous frappons de Notre réprobation toutes violations du droit, où qu'elles aient été commises.**

"Cela ne vous dit rien? Il vous faudrait des noms, des dates? Vous qui dites qu'il y a évidence, vous ne voulez pas que le Pape s'y appuie? Vous l'avez indiscrètement obligé à préciser; il l'a fait: ce n'est pas à notre honneur. L'Allemagne avait compris avant nous; elle avait protesté officiellement; nul ne lui avait dit qu'elle fit fausse route. Ce pouvoir insolent qui n'écoutait personne a dû écouter silencieusement ces mots calmes dont le poids ira grandissant comme celui d'un glacier où la neige tombe.

"Jour par jour, en effet, occasion par occasion, phrase par phrase et geste par geste, comme à petits coups, le Saint-Siège détermine, le Saint-Siège déterminera, à partir de la sentence initiale, l'attitude qu'il veut prendre. Et elle sera bonne pour tous l'attitude du Pasteur; elle sera équitable à l'égard de tous; mais elle sera vengeresse pour le mal, ménagère seulement de l'humanité, tout entière sa fille.

"N'est-il pas piquant que les plus intéressés, tel Mgr Mercier au sujet duquel a été déclanchée l'irritante compagne; tel Mgr Deploige, recteur de l'Université de Louvain, aient été les premiers à protester avec indignation contre ce qu'ils appellent "des experts sournois, méchants, perfides", disons, nous, avec plus d'indulgence, légers, sans vouloir rechercher si derrière la légèreté du grand nombre il n'y aurait pas l'âpreté de quelques-uns que l'**union sacrée n'a pu convaincre?**

"Citez-moi, s'écrie Mgr Deploige, le chef d'Etat neutre qui ait osé protesté comme l'a fait Benoît XV." En vérité, il n'y en a pas. Ils en avaient le droit, cependant, nous l'avons prouvé. Le plus puissant d'entre eux, le président Wilson, homme vénérable, savant, généreux, nous savons le langage qu'il tient. Nous ne méprisons pas ses discours; mais notre Pape a prononcé un autre verdict. Et voyez-vous le "splendide isolement" de ce pouvoir papal qui se lève seul contre l'un des deux camps et se voit accusé par l'autre pour son silence?

"Son silence, ce sont souvent nos oreilles bourdonnantes qui le font. Si nous écoutions mieux ces paroles pour les siècles, paroles qui ne retentissent point **dans** les **rues,** nous aurions des surprises qui nous feraient rougir, peut-être. Je ne citerai qu'un exemple entre vingt. Lorsque le 16 octobre, peu après le bombardement de la cathédrale de Reims, le Saint-Père écrit au cardinal Luçon pour le consoler sur les plaies d'une glorieuse épouse, et qu'il insère dans un développement qui nous parut terne, à nous qui voyions rouge, cette phrase tranquille: "Je vous remercie de m'avoir exposé les faits **dans leur exactitude**", qu'est-ce que cela signifie? Nous n'y avons pas pris garde, et pourtant cela veut dire: Je sais! Je n'en crois pas les mensonges allemands. Les mitrailleuses, les postes d'observation, les batteries... menteries! On ne trompe pas Rome. En vue de plus tard, les vérités s'amassent. Patience, évêque blessé! Patience, église martyre! l'avant-coup de la justice, le voici: la sonnerie formidable est endormie pour quelque temps seulement dans l'horloge!

"Quant à savoir pourquoi l'on attend, dans la ville aux longues attentes, à l'ombre du grand dôme dont le lanterneau a des vues sur tout l'univers, je ne prétends pas vous le dire dans le détail; mais je sais des choses que tout fidèle réfléchi devrait savoir et qui nous suffisent.

"Un juge universel ne peut pas se décider, même certain, sans une information régulière, sans un débat contradictoire, sur des pièces unilatérales, sur des affirmations qu'on n'a pu confronter selon des règles précises, au milieu de la poussière des luttes. Il est nécessaire qu'un triage irrécusable ait marqué le droit de telle sorte que la pièce authentique puisse porter: Ainsi en est-il; ainsi, nous le déclarons, parlera l'histoire. Il ne faut pas que l'accusé puisse dire: On s'est hâté; je n'ai pu produire au jour ma défense, ni montrer dans la suite des événements la justification de mon départ, car c'est jusqu'à la fin que les clartés s'amoncellent. N'est-ce pas un neutre de nos amis, le président Wilson, qui a dit: "Il n'existe pas, à mon avis, d'homme suffisamment sagace pour prononcer à l'heure actuelle un jugement. Nous devons tenir nos esprits prêts à accepter la vérité lorsque le résultat du conflit titanique nous le révèlera."

"Et puis, et puis, un juge! c'est cela que nous voulons, nous, au moment où nos coeurs irrités rêvent de l'écrasement de frères coupables. Nous ne daignons pas songer que cet appel est à deux tranchants. Ne fûmes-nous jamais coupables, Français? Dans notre histoire d'hier ou dans celle d'avant-hier, n'avons-nous pas des croisades? Nous disons constamment que nous délivrons l'Europe avec l'Angleterre, comme l'Angleterre délivra l'Europe contre nous en 1815. Ne serait-ce pas un aveu? Que cet aveu tempéré par la gloire nous coûte peu maintenant, c'est qu'il s'agit d'histoire. Mais le Pape fait toujours de l'histoire! Qu'eussions-nous dit, à la veille de Waterloo, si le Saint-Siège, fulminant bruyamment, avait déchaîné contre nous les forces morales?

ALLONS, ENCORE LES FEMMES!...

"Décidément, mes paroissiens sont riches, très riches!"

Voilà ce que, l'autre jour, je me disais, après une visite à quelques familles de ma paroisse et pas cependant des plus huppées.

—Savez-vous, chers paroissiens, ce qui m'avait donné de vous cette opinion flatteuse?

—Dans votre tournée vous aviez sans doute recueilli plusieurs dîmes, pensera quelque malin.

—Eh bien! non; vous n'y êtes pas. Ce qui avait provoqué en moi cette impression de richesse, qui d'ailleurs, je l'ai compris plus tard, n'était qu'une illusion, c'est l'étalage de bibelots rencontrés dans vos foyers. C'est étonnant combien on peut accumuler d'inutilités, depuis le salon jusqu'à la cuisine! c'est étonnant combien de chinoiseries, de fanfreluches garnissent les étagères ou pendent aux murs! Cela ne vous a-t-il jamais frappé? Ouvrez les yeux, vous m'en donnerez des nouvelles.

N'y aurait-il pas là un abus? me demandais-je en laissant refroidir ma soupe.

Pour en avoir le coeur net, j'ai fait part de mes impressions à l'un de mes paroissiens, intelligent comme pas un, qui aime à venir de temps en temps au presbytère, histoire de fumer une pipe de mon tabac canadien en faisant un brin de causette.

—Monsieur le curé, m'a-t-il dit, vous avez mis le doigt sur l'une de nos petites manies, mais une manie qui coûte cher. Si vous parvenez à en guérir nos femmes, vous mériterez une statue.

—Je ne refuse pas la statue, mon ami; mais je ne vois pas ce que les femmes viennent faire là-dedans. Signale-t-on un abus? Vous, les messieurs, vous vous disculpez aussitôt: c'est la femme! Cette excuse n'est pas neuve, elle remonte à Adam, et je la crois injuste, jusqu'à preuve du contraire.

—On voit bien, Monsieur le curé, que vous ne connaissez pas les femmes. Tenez, il n'y a pas de dame ici, je vais vous parler net.

Le travers que vous signalez, Monsieur le curé, n'est que trop réel, — je ne parle pas de la manie de faire peser sur le dos des femmes toutes les responsabilités, mais de l'autre manie que vous déplorez, la manie des bagatelles. Entrez dans n'importe quel logis et, dans presque tous les salons, salles à dîner, à coucher vous verrez, au fond des tiroirs ou sur des étagères, des collections d'inutilités dont le prix fournirait chemises et pantalons à la famille entière pour la moitié de l'année. Et ce travers sévit, il se répand plus vite que la picotte; nos femmes en sont atteintes.

—Allons, encore les femmes!

—Que voulez-vous, Monsieur le curé, si c'est la vérité!

—Voilà précisément ce qu'il s'agit de prouver; car je crois nos Canadiennes par trop intelligentes pour s'encombrer de la sorte sans raison sérieuse.

—Eh bien, la raison, Monsieur le curé, la voici.

A la campagne les marchands ambulants, juifs pour la plupart, passent de porte en porte, présentent leurs pacotilles, images, épinglettes, statues, mouchoirs, flanelles et le reste. Ca brille et ça ne vaut rien; mais madame se laisse tenter, et un peu par charité, un peu par le bon marché et la vanité, elle succombe et achète une inutilité.

En ville, madame flâne aux devantures des magasins; devant un bel étalage, c'est entendu, elle s'arrête. Deux passions qui dormaient silencieuses se réveillent: la curiosité et la fantaisie. Madame regarde, madame mord à l'appas, elle marchande et rentre radieuse à la maison avec des choses qui l'embarrasseront le lendemain. L'étalage des vitrines est un miroir aux alouettes, les femmes s'y laissent prendre.

—Hum! il y a peut-être du vrai là-dedans. Mais avant de les tenir seules responsables, j'aime mieux attendre. Qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son. Et je soupçonne que les dames auront un mot à dire.

—Plusieurs même, Monsieur le curé, et à coup sûr, le dernier, car c'est entendu, elles veulent toujours avoir raison.

Mon visiteur devenait malin; je crus plus sage de ne pas insister; je fis doucement dévier la conversation sur un sujet moins brûlant. Je me disais à part moi: j'en glisserai un mot dans le prochain numéro du **Bulletin**. Si, comme je le crois, les femmes n'ont pas tous les torts, je le saurai. Mais en attendant je me permettrai de leur donner un petit conseil, qu'elles accepteront volontiers, ne serait-ce que par déférence pour moi qui ai pris leur parti.

Mesdames, méfiez-vous des premières impressions pour l'achat d'un objet. N'achetez que le lendemain l'article dont vous avez envie et qui n'est pas absolument nécessaire.

Presque toujours le lendemain vous aurez changé d'avis. La bourse s'en trouvera mieux et votre salon sera moins encombré.

LA MODE

Un mot sur la mode, voulez-vous, Mesdames? Oui, n'est-ce pas, puisque ce sujet vous intéresse et alimente si souvent vos conversations.

Mais je vous entends en choeur vous écrier: "Ah! c'est encore pour nous sermonner.. La vieille scie! Les curés ne se décourageront donc jamais!... Mais la mode est un **mal nécessaire**. A quoi bon vouloir l'enrayer?.. Et d'ailleurs, suivre la mode, n'est-ce pas légitime après tout?"

Oh! oui, répond avec conviction la grande voix des intéressées.

Oui, clament aussi derrière leurs comptoirs, les marchands qui trouvent leur affaire dans l'extravagance et l'extrême variabilité des modes. Oui, clament surtout les faiseurs de modes. Eh! Mesdames, à quoi visent-ils donc ces faiseurs de modes! A l'économie des pauvres bourses? au bon goût? à l'honnêteté?

Qui donc oserait l'affirmer, après avoir vu les hardiesses de ces dernières années?

Une chose reste très certaine, Mesdames: c'est que les marchands veulent aussi avidement votre argent que vous désirez les belles nouveautés qui s'étalent dans les vitrines de leurs magasins.

Oh! les vitrines! les vitrines savamment décorées! voilà l'écueil où succombe infailliblement la naïveté féminine. C'est ce que se disent béatement vos fournisseurs de mode, en empochant votre argent. Les premiers, ils rient de cet esclavage de la mode qui vous rend si ridicules.

Ridicules! Ridicules! s'écriera indignée, une fervente de la mode. Mais ce qui est ridicule, c'est bien plutôt de vouloir condamner en bloc, toutes les nouveautés, comme s'il nous fallait, pour être convenables, en rester à l'époque des vieilles crinolines!"...

Tout doux! Madame, nous trouverons de la lumière en faisant la philosophie du vêtement.

Pourquoi donc s'habille-t-on?

On s'habille pour se protéger contre l'intempérie des saisons; c'est une première fin nécessaire: **la salubrité**.

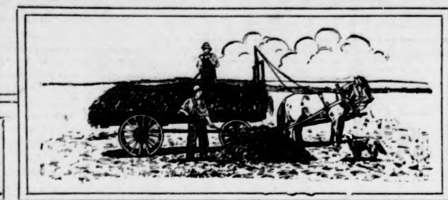
On s'habille par **décence**; autre fin nécessaire du vêtement.

On s'habille, en dernier lieu pour **se parer**; troisième fin du vêtement, point nécessaire, celle-là.

Il n'est donc pas défendu de se parer, pourvu que l'esprit chrétien garantisse la décence des parures.

Mais hors des cas légitimés par les circonstances, vous assujettir à suivre la mode jusque dans ses derniers cris, sans considération pour vos petites économies, vous parer **vaniteusement**, et d'entre ces vanités, choisir celles qui alarment la délicatesse de la pudeur, ne serait-ce point, Mesdames, à la fois ridicule et indigne d'une chrétienne? Qu'en pensez-vous?

Autour de la Ferme



DEUX VOISINS

L'un d'eux a, cette année, un champ de blé magnifique qui lui donne 35 minots de l'acre. L'autre, dans un champ tout voisin, — il n'y a pas même clôture qui les sépare, — a dix minots de blé à l'acre. Ce pauvre homme n'a pas assez pour payer ses dépenses.

Labour	$2.50
Semence: 2 minots à $1.50	$3.00
Hersage	$1.00
Coupage	$1.00
Battage: 10 minots à 10 sous	$1.00
Total	$8.50

Ce dernier vend son blé à 90 sous: $9.00.

Il lui reste donc 50 sous pour charroyage, taxes et rente de terre. C'est la ruine à brève échéance .

Mais son voisin est-il bien mieux avec son beau champ de 35 minots à l'acre? Il dit lui-même avoir passé dix-sept fois sur ce champ avec sa charrue, son cultivateur et sa herse pour détruire les mauvaises herbes. En un mot, il a fait ce qu'on appelle un guérêt d'été, il l'a bien fait, c'est ce qu'il devait faire, et dans les circonstances, il ne pouvait pas faire autrement.

D'abord, il a perdu une année pour détruire des mauvaises herbes qu'il aurait pu donner en pâturage à ses vaches, qui lui auraient généreusement sauvé au moins $10 à l'acre, sans compter que ces bonnes bêtes auraient engraissé ce terrain de leur fumier.

Examinons ce que ce beau champ a coûté à son propriétaire.

Soit perdu, par acre	$10.00
Sur 17 passages sur ce terrain il a dû passer avec sa charrue au moins deux fois, donc	5.00
Avec le cultivateur, 4 fois, je suppose	8.00
Et onze hersages	11.00
Le blé de semence coûtait $1.50 et plus; 2 minots	3.00
Le coupage	1.00
Le battage: 35 minots à 10 sous	3.50
Total	$41.50

Revenu par acre: 35 minots à 90 sous: $41.50.

Mais, direz-vous, tout ce travail a été fait par ses hommes et ses chevaux! Certainement, mais ses hommes, ses chevaux, ses charrues, ses herses, ses disques et son cultivateur, c'est le propriétaire qui paye tout cela.

Vous pensez que l'année prochaine, ce terrain donnera des bénéfices—je l'espère bien moi aussi. Cependant, ce travail d'été nettoie la terre, mais sans rien lui rendre, et je crois que beaucoup de nos bons cultivateurs conseilleraient de ne pas remettre ce terrain en blé l'année prochaine.

Moi, je conseillerais de semer de l'herbe avec de l'avoine ou de l'orge et de faire, en 1917, un bon pâturage.

Un de nos citoyens qui a visité Boucherville, P. Q., cet hiver, disait: "Toutes les familles qui ont gardé sur leurs terres des troupeaux d'animaux sont encore là, tandis que tous ceux qui n'ont pas eu le même courage sont parties pour les villes."

Et qu'y font-ils? Ils n'ont pas voulu nettoyer leurs terres, ils nettoient les rues et pleurent leurs enfants qui les ont laissés.

Habituez donc vos enfants au travail; faites-leur aimer la terre, et plus tard vous les verrez établis près de vous.

Où trouver un homme plus heureux que nos bons vieux cultivateurs entourés de leurs enfants, qui eux-mêmes sont contents de leur sort?

N.-C. JUTRAS, Ptre.

C'EST TROP D'OUVRAGE

"Mettre en mulons, c'est trop d'ouvrage".—Et quand on a proclamé bien haut cette chose, on laisse son grain en **"quintaux"** des semaines, parfois un mois, comptant bien que la pluie ne tombera pas, et que le soleil ne chauffera pas.

Mais la pluie tombe, le soleil chauffe, le blé germe au point que parfois il n'est bon que pour le tas de fumier.

Cultivez moins grand, s'il le faut, mais de grâce faites ce qu'il y a à faire.

Que vous ne mettiez pas en mulons quand vous avez une machine à battre chez vous, je le comprends.

Que vous attendiez une semaine, comptant sur une machine à battre qui sera sûrement chez vous dans huit jours, passe encore.

Mais que vous risquiez votre récolte en attendant la machine qui viendra quand elle pourra, je n'en suis plus.

Mettez alors en mulons.

C'est trop de travail!!

Mais comptez-vous pour rien le travail fait pour amener votre récolte au point où elle est? Comptez-vous pour rien la dépense d'argent faite pour produire cette récolte qui va être gaspillée par la pluie et le soleil?

C'est du travail, c'est vrai, mais du travail qui paye.

D'abord il est reconnu que, règle générale, le blé gagne un point — un grade si vous voulez — en qualité, par sa mise en mulon.

C'est déjà trois ou quatre sous du minot.

Puis le blé en mulons se bat à meilleur marché. Si je ne me trompe, c'est encore trois ou quatre sous gagnés de ce chef. Voilà déjà huit sous le minot que vous vaut votre mise en mulon.

Ensuite votre champ est libre pour le labour d'automne, essentiel à une bonne récolte pour l'année suivante.

Enfin vous pourrez attendre la machine à battre aussi longtemps qu'il faudra, sans courir les risques terribles de voir une splendide récolte gaspillée, comme cela se voit ces jours-ci.

Mettez en mulons et vous ferez de l'argent.

Ici comme partout, la paresse est mauvaise conseillère et finit par tuer sa victime.

Cultivons moins grand, mais cultivons bien: c'est le secret du succès. Cultivez grand et mal, et vous irez sûrement à la ruine, en dépit de splendides récoltes comme celle de cette année.

Que sert d'avoir de belles récoltes pour les mettre à l'automne au tas de fumier?

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—	
Premier choix	$6.35 à $6.50
Bon choix	$6.00 à $6.35
"Feeders"	$5.65 à $6.00
"Stockers"	$5.50 à $5.75
Moyens	$4.75 à $5.25
Taureaux—	
Premier choix	$4.85 à $5.10
Moyens	$4.50 à $4.75
Légers	$4.00 à $4.25
Boeufs—(Oxen)	
Premier choix	$4.85 à $5.35
Bons	$4.50 à $4.75
Moyens	$3.75 à $4.25
Vaches—	
Bon choix	$5.00 à $5.25
Bon	$4.75 à $5.00
Ordinaires	$4.25 à $4.50
Conserve	$2.75 à $3.00
Génisses—	
Premier choix	$5.60 à $5.75
Bon choix	$5.35 à $5.50
Bon	$4.75 à $5.25
"Stockers"	$5.00 à $5.50
Veaux—	
Choix	$7.00 à $7.25
Moyens	$6.50 à $6.75
Lourds	$5.00 à $6.25
Cochons—	
De choix	$9.00 à $9.40
Moyens	$8.75 à $9.00
Bons légers, 110 à 140	$6.25 à $6.50
Légers, 110 et moins	$6.00 à $6.25

LES PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—	
Frais pondus	18-19
Beurre—	
Crèmerie	26-27
Ferme (dairy)	18-21
Saindoux—	
En briques	12
Seau (20)	$2.52
Caisse (5)	$7.80
Caisse (3)	$7.72
Fromage—	
Nouveau	16
Twins	16½
Vieux	20
Manitoba	13-14
Viandes cuites—	
Jambon	15-18
Bacon	19-21
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	$22.00
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10
Volailles vivantes—	
Coq	.09
Poulet	.16
Dinde	.12
Canard	.12
Oie	.10
Alimentation—	
Son (tonne)	$23
Gru	$25
Sucre—	
Extra, garanti	$7.20
Foin et fourrage—	
Manitoba, naturel	$15
No 2	$14
No 3	$11
Sauvage, No 1	$11
Sauvage, No 2	$9
Sauvage, No 3	$8
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine, le boisseau	.50
Avoine cassée	$34
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$32
Fleur—	
Best Patents	$5.80
Bakers	$5.30
Clears	$4.40
XXXX	$3.35
Avoine roulée, 80 liv	$2.60

LES GRAINS

Blé—	
No 1 nord	91¾
No 2 nord	89¾
No 3 nord	88¾
No 4	82¼
No 5	77¼
No 1 Rejeté	86¾
No 2 Rejeté	84¾
No 3 Rejeté	82¾
No 1 (though)	88½
No 2 (though)	86½
No 3	84½
No 1 Sale	85¾
No 2 Sale	83¾
No 3 Sale	81¾
Avoines—	
No 2 C W	42¼
No 3 C W	41¼
Extra No 1 fourrage	40¼
No 1 fourrage	39¼
No 2 fourrage	38¼
Orge—	
No 3	.55
No 4	.51
Rejeté	.45
Fourrage	.45
Lin—	
No 1 N W C	157½
No 2 C W	154½

SAINT-BONIFACE

Baptêmes

21 septembre. — Armand, fils de Lucien Laplante et de Meriza Brais. Parrain et marraine, Armand Laplante et Amanda Plante.

21 septembre. — Marie-Blanche, fille de Oswald Paul et de Rose Allard. Parrain et marraine: Narcisse Paul et Parmine Dinel.

22 septembre.—Marie-Thérèse, fille de Irénée Benoit et d'Emma Vandal. Parrain et marraine: Hervé Benoit et Marie Benoit.

25 septembre. — Joseph-Albert, fils de Maxime Landry et d'Alice Boivin. Parrain et marraine, Henri Landry et Louise Delisle.

26 septembre. — Paul, fils d'Eugène Sourisseau et de Eugénie Pellé. Parrain et marraine: Armand Simon et Hortense Bateaudeau.

26 septembre. — Joseph, fils de Noé Antaya et de Evelina Paquin. Parrain et marraine, Albert Antaya et Yvonne Antaya.

* * *

Naissances, décès et mariages de Saint-Boniface

A ces différents points de vue, Saint-Boniface est en progrès sur l'an dernier. Il est vrai que pour la période du 1er janvier au 27 septembre 1915, le chiffre des mariages n'est que de 33 contre 44 pour la période correspondante de l'an dernier. D'un autre côté il y a eu 232 baptêmes en 1915 jusqu' date contre 217 de janvier 1914 au 27 septembre de cette même année. Mais c'est la statistique des décès qui est des plus consolantes. Contre 124 décès survenus du 1er janvier 1914 au 27 septembre 1914, nous n'avons cette année durant la période correspondante que 81 décès.

L'ARTILLERIE FRANCAISE

Un Allemand décrit les ravages causés par nos canons

Paris, 25. — La "Gazette de Francfort" a publié récemment une lettre du front, décrivant les effets de l'artillerie française.

"Notre batterie était en position à trente-deux kilomètres à l'ouest du petit village de T..., dit la lettre. Quand nous arrivâmes, la plupart des maisons étaient encore intactes, mais avaient été abandonnées par les habitants.

"Nous avions l'intention d'y installer notre camp de réserve, mais les canons français ont entièrement démoli les maisons.

"Nous essayâmes de retirer des décombres les poutres et les planches qui n'avaient pas été brûlées, afin de construire des abris souterrains, mais les canons français nous empêchèrent d'exécuter ce travail.

"Un peu au sud, où un autre village avait été démoli par l'artillerie française, les troupes allemandes déblayèrent avec difficulté les ruines et construisirent des abris au milieu des murs restés debout. Les Français rendirent bientôt cet abri intenable."

LA FRANCE SAUVE DES ARMENIENS

Cinq mille martyrs du régime turc sont recueillis à bord de nos croiseurs

Paris, 25. — Un rapport publié par le ministère de la marine raconte de la manière suivante comment un grand nombre d'Arméniens persécutés par les Turcs ont été recueillis à bord des navires de guerre français:

"Poursuivis par les Turcs, cinq mille Arméniens, parmi lesquels se trouvaient des femmes, des enfants et des vieillards au nombre de trois mille, s'étaient réfugiés dans les montagnes du Djebel Moussa à la fin de juillet. Ils réussirent à tenir leurs agresseurs en respect jusqu'au commencement de septembre.

"Leurs munitions et leurs provisions s'épuisant, ils auraient inévitablement succombé, s'ils n'avaient pas réussi à faire connaître leur triste situation à un croiseur français.

"Immédiatement les croiseurs français occupés au blocus de la côte de Syrie, se portèrent à leur secours et les conduisirent à Port Saïd, où ils furent installés dans un camp provisoire."

PRISONNIERS DE GUERRE

De Bavière, un prisonnier fait savoir qu'il y a dans son camp 2,000 Français, tous prisonniers du début de la guerre, qui ont pu juger des différences d'attitudes de leurs gardiens depuis dix mois. Le nombre de ceux-ci a été réduit au strict nécessaire: "Ils ne sont pas toujours contents; quoiqu'ils soient souvent remplacés par des chiens de berger dressés spécialement à la chasse des prisonniers, ils sont surmenés et beaucoup d'entre eux se plaignent hautement. Aucun ne veut croire à une campagne d'hiver, et cependant nous essayons de les persuader pour faire la contrepartie de leurs journaux.

"Des punitions, il en pleut sous forme de retenue de lettres pendant sept à huit jours, de suppression du pain pendant trois à cinq jours, pour la moindre futilité, ou de cellule pour des motifs dans le genre de celui-ci: "Dix jours de cellule pour avoir marché sur du ciment fraîchement posé". —Le régime de la cellule est des plus "jockey": 200 grammes de pain par jour et de l'eau, et un repas (?) tous les quatre jours!...

"Pendant les travaux du camp, il paraissait fréquemment des rapports journaliers dans le goût de celui-ci: "Tout prisonnier qui s'écartera de plus de trois pas de la corvée et ne se retournera pas à la première injonction de la sentinelle sera fusillé."

De Krasnojarsk, on écrit au Bulletin des renseignements coloniaux à Paris, qu'il y a dans la province de l'Iénisseï, dont cette ville est la capitale, ainsi que dans la province voisine de Tomsk, des milliers de prisonniers allemands occupés à divers travaux. Un grand nombre d'entre eux mettent à profit leur séjour forcé pour se renseigner sur le pays et s'y créer des relations qu'ils espèrent pouvoir utiliser plus tard pour leurs affaires. Beaucoup apprennent la langue russe, et il est devenu absolument impossible de se procurer une grammaire russe dans toute la région. "La Sibérie est un pays d'avenir, disent ces gens prévoyants, nous en constatons chaque jour les nombreuses et puissantes ressources. Nous nous y plaisons, et nous y resterons."

Dans toute la Russie, leurs projets sont les mêmes, si bien que le ministre de l'intérieur a dû prendre des mesures pour empêcher les opérations commerciales des prisonniers austro-boches qui profitaient du peu de surveillance pour rechercher et acheter les antiquités russes: anciennes icônes, bijoux, livres, etc. Les gouverneurs de province ont été invités à faire cesser ce trafic.

EN PROVINCE

DELORAINE

Notre nouvelle institutrice s'est payé le luxe de peindre elle-même son école (de la Montagne). C'est vraiment gai et attrayant pour les enfants, qui y sont venus, dès les premiers jours, en plus grand nombre que d'habitude. Si l'art d'enseigner lui sied, c'est dire que nous verrons une année de succès. Nous le lui souhaitons de tout coeur.

• • •

D'après les apparences, on se croirait aux Dardanelles ou sur les bords de l'Yser, à Deloraine. Tous les jours nous coudoyons plusieurs cavaliers anglais sur toutes les routes. Mais on sait que ces gardes sont à faire la garde de nos élévateurs, nos séparateurs et nos champs de blé. Un de ces soldats, un Ecossais catholique, s'est permis d'assister à la messe, en passant à la mission de la Montagne. Ce n'est pas un péché, n'est-ce pas?

• • •

On nous annonce que M. Jules Remy, de Laflèche, Sask., actuellement en visite ici, reviendra cet automne à Deloraine, avec sa mère, pour reprendre sa ferme. M. H. Rivière, qui occupe cette dernière ferme, projette d'acheter la ferme longeant la partie nord-ouest de la ville. Souhaitons que tout se réalise.

• • •

La récolte dans la Montagne Tortue a donnée du 68 et 70 minots à l'acre. En moyenne: 40 à 45 minots de l'acre. On a droit d'être satisfait avec pareille récolte.

• • •

Avec la permission de M. le Curé et de M. le Président du comité d'église, la ville a installé un marteau à la cloche d'église, pour servir d'alarme pour la nuit. Lalarme pourra être donné ainsi a deux endroits différents de la ville, ce qui facilitera le réveil des pompiers volontaires en cas d'incendie. Le marteau peut être utilisé à l'extérieur, vu que l'église est fermée à clef pour la nuit.

Salem.

SAINTE-ROSE DU LAC

Les paroissiens sont maintenant en état de juger de l'apparence de la nouvelle église qui, dépouillée de ses échafaudages, vêtue de briques comme d'un beau manteau rouge et recouverte d'un toit gris ardoise, en fait une des plus imposantes du diocèse. Elle fait légitimement l'orgueil de M. le Curé et de ses paroissiens, comme aussi de l'entrepreneur, M. J.-H. Tremblay, qui peut se féliciter d'avoir donné à Sainte-Rose un vrai bijou.

• • •

Notre patriote maître de poste doit être félicité d'avoir mis cette fois une enseigne durable de "bureau de poste" en regard de l'anglaise. Elle rend à Sa Majesté la Langue Française ses droits d'officielle, d'universelle et de la plus belle des langues, ce qui est un réel dédommagement dans Sainte-Rose, où la majorité de nos commerçants n'ont pas la décence et le bon sens pratique de s'adresser en français à une clientèle presque totalement de langue française. **Avis aux intéressés.**

• • •

M. l'inspecteur Brunet est venu visiter nos écoles, ce qui est le plus éclatant démenti à cette rumeur qui voulait lui donner pour successeur un homme pour le moins tout à fait incompétent en la matière. Nous lui souhaitons encore de nombreuses années dans l'exercice de ses fonctions, dont il s'acquitte avec honneur et succès.

• • •

Le choeur de chant de Sainte-Rose est à préparer une difficile messe pour la grande fête de la bénédiction de notre église. Nous ne doutons pas de son entier succès avec des gens qui s'y entendent comme MM. Raphaël Pinvidic et le Dr Gosselin. En cela, comme en d'autres choses, Sainte-Rose laissera bon nombre de paroisses dans l'ombre.

• • •

M. J.-H. Tremblay, de la Cie Tremblay Frères, était ici cette semaine, et a été heureux de constater le progrès sensible réalisé à l'intérieur de l'église depuis sa dernière visite à Sainte-Rose.

• • •

MM. les Curés Halde, de Dauphin et Laurier, étaient de passage mercredi dernier.

• • •

Les paroissiens de Sainte-Rose qui ont su apprécier M. l'abbé Moreau comme vicaire, lui souhaitent bon courage avec un entier succès dans la desserte de ses nouveaux postes: Vannes et Ashern, à l'est du Lac Manitoba.

• • •

Le Couvent a maintenant un quatrième grade. Nos félicitations aux bonnes religieuses de ce nouveau pas en avant—leur éloge n'est plus à faire.

Coucou.

BENARD

La charmante correspondante du village de Bénard qui signe du nom poétique de Fleur d'Exil, se plaignait, dans le dernier numéro de la **Liberté**, que le village de Bénard était trop oublié. Elle demandait qu'une plume exercée voulut bien donner quelques détails sur ce village.

Je ne suis pas une plume exercée, mais, ayant le plaisir d'être citoyen du joli village en question, je pense donner, si cela intéresse quelque lecteur, les détails suivants d'un bien minime intérêt.

Comme les peuples heureux, le village de Bénard n'a pas d'histoire; mais nous y avons eu, ce qui vaut beaucoup mieux, une superbe récolte. Il est telle ferme où, depuis huit jours, quarante-cinq ouvriers sont occupés au battage. Partout les machines ronflent; de nombreux groupes d'ouvriers emplissent les champs et nos heureux cultivateurs vont tous toucher la forte somme. Que Cérès soit bénie.

• • •

M. Jean Cloutier, assistant contre-maître de la ferme Bénard, a passé deux jours à Winnipeg, en voyage d'affaires.

• • •

M. Brunel, tenancier de l'hôtel, a acheté une nouvelle Ford, dernier modèle.

• • •

M. Potvin, de Saint-Boniface, était de passage ici, en route pour Dauphin.

• • •

Notre distinguée institutrice a vu, dès l'ouverture des classes, vingt-cinq enfants venir se ranger sous sa houlette maternelle. Espérons qu'elle nous formera une génération de travailleurs canadiens-français et de bonnes mères de familles.

Un citoyen de Bénard.

• • •

M. le curé Bastien, de Saint-Eustache, était en visite ici, il y a quelques jours.

• • •

Mme Lambert, d'Elie, était l'hôtesse de Mme Brunelle, lundi dernier.

• • •

Mme F. Charpentier, ainsi que M. A.-J. Charpentier, rendirent visite à leur soeur Mlle D. Charpentier.

• • •

Mme Ménard, de Winnipeg, était en visite chez Mme T. Dufour dimanche dernier.

• • •

Mardi, M. et Mme Brunelle se rendirent à Saint-Eustache. Ils furent les hôtes de M. et Mme F. Moreau.

• • •

M. Adrien Potvin, de Saint-Boniface, était en visite à la ferme Bénard la semaine dernière.

• • •

Etaient de passage à Bénard cette semaine: M. l'avocat Delorme, M. Cardinal, de Winnipeg, et M. Campbell, d'Oakville.

Fleur d'Exil.

NOTRE-DAME DE LOURDES

La température de ces derniers jours, parce qu'elle nous préoccupe tous grandement, doit avoir le pas sur les autres nouvelles pour cette fois. Les battages ne sont pas à moitié faits et une atmosphère triste d'automne menace de nous ôter la belle récolte que Dieu nous avait donnée; le vent du nord-est qui souffle depuis quatre jours ne nous annonce rien qui vaille.

Nous avons cependant un élévateur prêt à recevoir gracieusement notre grain, dans la personne de M. Borthwick, et l'avantage est apprécié de tous ici.

• • •

Un accident qui aurait pu coûter la vie à un excellent jeune homme, M. Maurice Ebinère, ne semble pas devoir arriver à une fâcheuse issue. Travaillant au rez-de-chaussée d'une "grainerie", Maurice prévoyait le danger d'un effondrement du plancher supérieur; mais son agilité ne lui servit de rien. Surpris tout à coup, il dut attendre une heure et demie avant que les hommes qui travaillaient auprès de lui, mais en dehors, viennent le déprendre: une poutre apesantie par 900 minots de blé le tenait couché à terre, le pressant par le milieu du corps. On juge de ses souffrances et de son anxiété dans ces moments de danger.

• • •

On nous apprenait dimanche à l'église que Mme Civier était dangereusement malade.

• • •

M. Charles Dufault, qui habite maintenant au nord de Sainte-Rose du Lac avec son frère Alphonse, était de passage ici. Il a encore sa résidence au milieu du village; elle est offerte en vente désormais.

• • •

Une transaction s'est opérée ,il y a quelques semaines: M. de Miollis, citoyen fort estimé ici, passait sa terre, proche du village de Cardinal, à un M. Assié, instituteur à Cardinal même. M. de Miollis et sa famille préfèrent un climat plus tempéré; on dit qu'ils optent pour la Louisiane, pays fort agréable.

• • •

Naissance. — Marie-Solange-Angèle, fille de Marc Moreau.

X...

SAINT-EUSTACHE

Le Rév. Père Primeau, s.j., était de passage au presbytère la semaine dernière.

• • •

Mme Alex. Dauphinais, née Lucie Marion, et Mlle A. Berthelette, de Sainte-Amélie, ont passé quelques jours en visite chez M. le curé J.-A. Bastien.

• • •

Cette semaine M. le curé a eu la visite de son frère, le Rév. J.-L. Bastien, curé de Pinewood et Stratton, Ont. Nous avons eu le bonheur de le rencontrer. Il paraissait en bonne santé et joyeux comme toujours. Il est à construire une magnifique église à Pinewood même. Interogé à propos de la question du français dans l'Ontario, il a dit que la situation de nos compatriotes était rendue très difficile, mais que le triomphe final leur était assuré. Le droit et la justice finissent toujours par triompher.

• • •

La récolte de blé à Saint-Eustache, à Elie et à Bénard est encore plus abondante qu'on ne l'avait pensé tout d'abord. Les battages sont assez avancés malgré l'inclémence de la température. Les rendements sont de 45 à 60 minots à l'acre pour le blé. Quelques-uns ont même eu plus de 60 minots. Ainsi M. Bénard a récolté 64½ minots à l'acre dans une étendue de terre de 26 acres.

• • •

L'école de Baie Saint-Paul est enfin ouverte depuis lundi le 27 septembre, sous la direction de M. Yves-Marie LeRoux. Bienvenue à M. LeRoux!

• • •

Nous apprenons avec peine que Mme Alfred Lachance, fille de M. A.-P. Lachance, doit nous quitter sous peu pour aller subir une deuxième opération à l'hôpital de Saint-Boniface. Puisse-t-elle revenir bientôt en parfaite santé!

• • •

Si les gens de Bénard sont attirés vers Saint-Eustache, surtout depuis quelque temps, ils peuvent être assurés que cet attrait est tout à fait réciproque. La bonne entente entre voisins est une marque d'intelligence et un gage de succès.

• • •

M. le Dr Marsolais paraît avoir beaucoup d'ouvrage de ce temps-ci. Son voyage à Montréal ne lui a pas fait perdre de sa clientèle. Ainsi tous s'en trouvent mieux, les malades et le docteur.

Mimi Pinson.

A L'EST DE VILNA

Toute crainte d'enveloppement des forces russes semble dissipée

Londres, 24. — L'armée russe qui vient d'évacuer les environs de Vilna à la suite d'un des plus violents combats de cette guerre, oppose à l'ennemi une furieuse résistance quoiqu'elle soit encore menacée au nord-est par le mouvement enveloppant du maréchal von Hindenburg.

Le commandant en chef de l'armée allemande s'efforce par de terribles assauts à obliger l'armée russe à livrer une bataille décisive. Jusqu'ici les Russes ont pu parer les coups et battre en retraite.

Il est évident que les Allemands font des efforts désespérés. Après avoir poursuivi les Russes à toute vitesse pendant près de cinq mois, ils sont plus près actuellement d'obtenir un résultat décisif qu'à aucun autre moment. L'opportunité qu'ils ont eue d'écraser définitivement l'ennemi a échappé maintes et maintes fois. Il ne peut pas y avoir de repos pour eux jusqu'à ce qu'ils aient acquis un résultat décisif. D'arrêter maintenant et creuser près de 1,200 kilomètres de tranchées en Russie, c'est donner à l'armée russe le repos qu'elle demande avec instance, et au peuple russe l'opportunité de s'organiser.

C'est à peine si dans le tumulte de la bataille qui s'est livrée dans le triangle Vilna-Lida-Molodechno, on a remarqué pendant ces derniers jours la gravité de celle qui s'est livrée dans le nord pour la prise de Dvinsk-Petrograd par de violents engagements dans ce voisinage. Les Russes, d'après le communiqué officiel ont chassé les Allemands de Widzy, à l'est de la ligne de chemin de fer de Dvinsk.

• • •

Le dernier communiqué officiel russe est ainsi conçu:

"De nouvelles rencontres ont eu lieu à Ekau, dans la région de Riga. Le feu de l'artillerie ennemie a augmenté de violence. Les Russes ont fait sauter un pont construit par les Allemands au nord-ouest de Mitau.

"Une lutte acharnée a eu lieu à Steidern, près du chemin de fer passant au sud-ouest d'Illkurst. Les Russes ont repris les tranchées qu'ils occupaient précédemment et se sont emparés d'une grande quantité de fusils et de cartouches et de tout le butin qu'ils ont trouvé.

"Dans la région de Dvinsk, et sur la route passant au sud-ouest de cette ville, ont eu lieu de violents engagements près du lac situé en cet endroit. L'ennemi a été repoussé de Widzy, à l'est de la ligne Novo-Svientsyany-Dvinsk

"Dans la région de Vilna, les Russes, après avoir défendu longtemps la ligne qui traverse la Viliya, ont battu en retraite vers l'est.

"Dans la région située au nord-ouest de la ligne du chemin de fer Vileika-Molodechno, le combat qui se livre en plusieurs endroits pour la possession des gués traversant la Viliya, continue. Dans leurs rencontres avec les Allemands les Russes continuent à montrer leurs hautes vertus militaires et restent calmes et confiants dans les circonstances les plus graves.

"Sur le front Biniakon-Lida, ainsi que sur la rive orientale, de la Stchara, la situation reste inchangée.

"Dans la région située au nord de Kremenetz les Russes, au cours de leurs opérations, ont occupé Sapanow et Dunieff, et ont fait un grand nombre de prisonniers. A Borschchowka et Rostowka, au nord-ouest de Vishnizetz, les attaques de l'ennemi ont été repoussées."

EN SUISSE

La situation financière

Paris, 25. — Les dépenses effectuées par la Suisse pour la mobilisation jusqu'au 1er septembre, ont atteint la somme de 140 millions de francs, a annoncé le président Motta, dans un discours prnoncé devant le conseil national de la confédération helvétique. Cette nouvelle est envoyée par le correspondant de l'agence Havas, à Berne.

Le président a fait savoir que si la guerre se prolongeait encore pendant dix mois, les dépenses de mobilisation se monteraient à 400 millions de francs.



Roman de La Liberté

— No 3

Et le fermier regarde étinceler à l'horizon dans une bonne caresse de soleil, ce que Soupot appelait tout à l'heure avec dédain: **Le tas de briques perdu au fond d'un marécage!** et, à ce souvenir, un brusque mouvement de colère soulève les épaules du jeune homme.

Sans doute, la Ferlandière se trouve en contre-bas de la route qui va de Saint-Quentin au Val d'Api, mais le Bois-Roux, qui l'entoure, escalade si pittoresquement le côteau, les bâtiments sont si gaiement placés, les toits de la ferme se détachent tellement en feu sur la sombre verdure des sapins, les étangs reflètent le ciel avec une si profonde, une si tranquille pureté, que, de tous les points de cette route, on aperçoit le domaine de Jacques.

D'ailleurs, le jeune comte a suivi les traditions de ses ascendants et n'a rien négligé pour donner à la ferme et à l'habitation le grand confort que les fortunes modestes peuvent s'offrir à la campagne: il a laissé autour du petit parc les bois grandir en hautes futaies; les bâtiments que, dans le pays, on appelle avec générosité "le château", ont été année par année, soigneusement revus, corrigés, voire même très augmentés... les cent soixante hectares qui constituent les terres de rapport, terres fortes et argileuses et en partie d'alluvions, ont été drainés avec soin, et sont exploités, partie pour une culture intensive, partie pour une culture industrielle. La betterave de sucre, qui entre pour un bon cinquième dans l'assolement, a spécialement été perfectionnée par Jacques; il est même un des premiers adversaires de la vieille routine qui ne faisait apprécier que les grosses pièces; à perte de vue, ses champs s'alignent tout piquetés à la saison, de petites betteraves, bien en terre, bien sucrières, qui font sourire de dédain l'ami Soupot, mais ravissent les connaisseurs.

Et comme Jacques s'absorbait dans cette vision du **home**:

—C'est-y que Monsieur le Comte ne trouverait plus le sentier?.. demande subitement une grosse voix derrière lui.

Jacques se retourne: le facteur arrive là, en haut de la crête, suant, soufflant, remorquant sa bicyclette.

—Tiens!... c'est toi, Sylvain!

Le facteur soulève son képi:

—Oui, Monsieur Jacques, Sylvain Quattepanche en chair et en os... en chair surtout!... et même que, s'il n'y a pas d'offense?

Sylvain ramène son sac par devant, fouille dans une poche, en tire un paquet de lettres et de journaux ficelés à part, et l'offre au jeune homme.

—Au moins, vous comrpenez cela, vous, Monsieur Jacques!..

—Donne, va... paresseux?... tu ne veux donc plus descendre à la Ferlandière? Pourtant, il y a du bon vin!...

—... Dans le temps...

—Comment, dans le temps?... mais c'est toujours le même.

—Possible! Monsieur Jacques.. mais, voyez-vous, ils m'empêchent d'en jouir, là-bas, à l'administration, avec toutes leurs agaceries de progrès!...

Dans la disposition d'esprit où se trouvait le fermier, ce mot "progrès" fit écho et réveilla, toute vive, l'évocation du Conseil, qui commençait à s'apaiser dans l'éloignement et le calme reposant des choses:

—Comment! le progrès!? mais tu ne vas pas, je suppose, parler contre le progrès? tu sais... nous allons même avoir les usines... celles du chemin de fer, les cuirs et les souliers... Il y en aura pour tous les goûts!

—Parfaitement!... je sais... j'ai rencontré déjà une douzaine d'ivrognes sur le chemin...

—Sylvain!! mais, mon pauvre ami, tu es un abominable rétrograde, dit Jacques avec un petit rire ironique... Tu sens même affreusement le fagot!

—... Je vas vous dire ma pensée: vous savez que votre petit vin blanc, je suis un homme fait pour l'apprécier: dans le pays, on m'appelle Quattepanche, ce n'est pas, je suppose, pour me nourrir que d'eau fraîche!... Vous me suivez?

—Parfaitement!... je te précède presque...

—Or, jusqu'à l'année dernière, nous étions quatre pour faire le service du Val d'Api... pas un de moins!...

—Quatre...? tu exagères!...

Pas du tout... je cite mes auteurs:

Le Henri allait à **Frilleux.**

Gigout faisait **Brésolettes.**

Etienne avait la tournée du **Blanc-Buisson** au **Bois-Roux,** une fameuse course, allez, au travers des coupes!...

Et votre serviteur, Sylvain Quattepanche, ici présent, desservait la **Ferlandière,** l'**Abbaye, Fumeçon** et la **Neigerie,** ce qui suffisait amplement à mes cent quatre-vingt livres.

Or, pendant dix ans, jamais, Monsieur Jacques, je pourrais vous le jurer — et Quattepanche cracha à terre, — jamais il n'y a eu un mot de réclamation: hiver comme été, chacun faisait sa tournée régulièrement, tranquillement... Bonjour! bonsoir!., j'étais l'ami de tout le monde, j'avais ma goutte de rhum à l'Abbaye, et du fameux rhum!... ma soupe aux Hauts-Buttés; je revenais à trois heures, tranquille comme Baptiste, en fumant sur le chemin une bonne pipe des familles; le soir, je jardinais au presbytère... et j'avais, rien que pour ce dernier détail, 250 francs de plus par an?... C'était trop beau pour durer, le progrès devait arriver...

—... Comment! mais tu as une bicyclette, maintenant, pour faire la route...

—Parlons-en, de la bicyclette.. en voilà une vilaine bête!... sauf votre respect! Très jolie, la bicyclette, en été pour des Parisiens qui partent à leur heure, sur des routes qu'ils choisissent!... pour des bourgeois qui ont des pièces de cent sous à seule fin de boucher les trous de leurs pneus!... mais pour moi... la bicyclette, c'est une ruine!...

—Mais, Quattepanche?..

—... Une dévastation!!...

—... Tu exagères..?

—Alors, vous allez voir!

—... Un matin, le directeur vient me trouver:

—Quattepanche, mon ami, me dit-il, l'administration va te payer une bicyclette...

—Pas possible! que je fais, tout émerveillé... Imbécile que j'étais!... je jubilais comme un gamin: tout ce qui est nouveau est beau... pas vrai, Monsieur Jacques?

—Continue.

—... Et une bonne, au moins, que l'administration va me payer.

—Une solide, certainement.

Et déjà j'étais heureux. Je me voyais, faisant tranquillement en une heure ma tournée d'un quart de jour. Au jardin du presbytère, j'ajoutais celui du percepteur... Ah! pauvre garçon que j'étais!.. Le directeur continue:

—Seulement...

—Seulement, quoi!... fais-je avec une subite méfiance?

—Tu te chargeras de la besogne tout seul...

—De la besogne de mes quatre collègues?!

—Oui.

—De la tournée depuis le Val jusqu'à la Neigerie?

—Précisément.

—Mais ce n'est pas possible... Monsieur le directeur!

—... Avec les jambes, sans doute! mais, je te répète: tu vas avoir une bicyclette!...

—Alors, Monsieur Jacques, vous voyez la différence d'ici, je renâcle, je bondis, je me mets dans l'avaloir, je dis que leur bicyclette me fera perdre trois cents francs par an, et me donnera quatre fois plus de mal... et cela à la fin de ma carrière... Bêtise que toutes mes raisons!.. absolument comme si — sauf votre respect, Monsieur Jacques — je sifflais dans un violon; le directeur me dit, avec l'air de quelqu'un auquel la chose est absolument égale: "Oh! vous savez... ne sautez pas au plafond!... si vous n'êtes pas content, vous pouvez tout laisser là; vos trois collègues sans travail se disputeront l'affaire... et je m'étonne même que vous fassiez cette figure... j'attendais mieux de vous, Quattepanche! beaucoup mieux!"

—Pauvre Sylvain!...

—Mais parfaitement... pauvre Sylvain!... résumons le total: pour une bicyclette... une trouvaille!... un progrès!... tout ce que voudrez, voici trois hommes sans travail; celui qui reste est surchargé, obligé de circuler sur un instrument qui ne vaut rien les trois quarts du temps, c'est-à-dire en hiver et au printemps, aux montées, sur les chemins humides, boueux, sur les routes empierrées, dans les sentiers, où les roues collent au sol...

—Et ta machine s'use peut-être vite...?

—Si elle s'use?... Monsieur Jacques... c'est effrayant!... user n'est pas le mot!... elle s'évanouit... et l'entretien est à ma charge!... Toutes les quinzaines, il y a quelque chose... c'est plus délicat qu'une jeune fille... leur bicyclette! Ici, un pneu crève... là des rayons qui se brisent.. une lanterne qu'on me vole... une chaîne à changer... sans compter les petits procès-verbaux des gendarmes, parce qu'on file trop vite!... ou ceux de l'administration, parce qu'on marche trop lentement!... Et puis, il faut le dire, il y a les accidents... Je voudrais les voir, les petits messieurs qui ont pris la décision

LES ARMENIENS
CE QU'ILS SONT

Depuis bientôt un an, on lit de temps en temps dans les journaux des faits racontant des massacres d'Arméniens. Jusqu'ici peut-être peu de personnes entendaient parler de cette nation, mais depuis l'entrée de la Turquie dans le conflit européen, le public commence à la connaître davantage, et s'intéresse beaucoup à son malheureux sort.

Les Arméniens, dont l'origine remonte à plusieurs siècles avant la date de l'ère chrétienne, étaient bien puissants et avaient un roi comme tout autre peuple primitif. Très belliqueux et ne rêvant que conquêtes, ils étaient toujours en guerre avec les Perses, les Mèdes et les Assyriens, leurs voisins, et furent plus souvent victorieux que vaincus. Ils embrassèrent le christianisme dès les premiers siècles, presqu'en même temps que les Romains.

Etant toujours en but aux attaques de leurs voisins, jaloux de leur prospérité, les Arméniens leur livraient toujours des combats; mais finalement, soit décadence ou division et la traitrise des Grec aidant, les Turcs innombrables venus du fond de l'Arabie firent irruption en Arménie, vers le quatorzième siècle, et devinrent les maitres jusqu'aujourd'hui.

Le dernier roi d'Arménie fut le Prince de Luisignan, dont le tombeau se trouve à Saint-Denis, en France.

La traitrise des Grecs ne leur porta pas bonheur, puisque les Turcs, en redescendant, leur enlevèrent Constantinople qui était bel et bien une ville grecque. Les Turcs traversèrent la Macédoine, les Balkans et arrivèrent jusqu'à Vienne; là ils furent arrêtés dans leur marche.

Et depuis les Arméniens sont les boucs émissaires, les souffre-douleurs des Turcs, chaque fois qu'un petit fait arrive ou qu'un complot se découvre, ça y est: "c'est les Arméniens, réprimons-les"; et ils y écopent souvent. Certes ils ont maintes et maintes fois essayé de secouer le joug turc, en plaçant des bombes dans le palais du Sultan, ou en faisant sauter des établissements turcs; mais tous ces moyens ne leur servaient pas à grand'chose puisqu'ils n'auraient rien, absolument rien, pour obtenir des réformes. Si quelques-uns étaient armés, le restant, qui se chiffre à des centaines de mille, n'avait rien pour se défendre contre l'agresseur barbare; aussi les autres payaient pour ces quelques téméraires. Il en serait autrement s'ils avaient eu des armes ou l'aide d'une grande puissance européenne. Aucune n'a voulu en prendre charge, probablement à cause des ennuis que leur intervention aurait pu susciter.

Aujourd'hui on compte au-delà de deux cent mille Arméniens, combattant sous le commandement de généraux russes, dans le Caucase. Certes, ils veulent venger leurs frères, l'occasion est belle pour eux, mais la Russie leur fournit les armes en ce moment, et cela même dans son propre intérêt: mais fera-t-elle quelque chose plus tard pour cette pauvre nation?

Qui saurait le dire?

En Turquie on compte beaucoup d'Arméniens catholiques qui vivent en bonne intelligence avec leurs frères grégoriens, et font de véritables sacrifices les uns pour les autres, et sont très unis contre le turc féroce, qui les persécute toujours. Ils savent bien se défendre, ceux qui sont un peu fortunés peuvent se payer le luxe d'un fusil ordinaire que des spéculateurs sans coeur arrivent à leur vendre de $100 à $120 pièce, et les munitions en proportion à ces prix, l'entrée de ces armes étant interdite en Arménie.

Il y a de cela 17 à 18 ans, des Arméniens bien armés, retirés sur une montagne appelée Zeitoun, ont tenu tête à 30,000 soldats turcs; ils n'étaient guère nombreux, ils se chiffraient à peine à 1,900 à 2,000 combattants, dont 800 hommes, 550 femmes et 650 à 700 enfants âgés de 8 à 12 ans. Ils les ont tenu en échec pendant plusieurs semaines, en tuant et blessant plus de 12,000 soldats turcs. Finalement les Turcs leur offrirent des réformes grâce à leur courage et à leur position favorable.

Les journaux européens ont beaucoup parlé de ce fait. Le **Petit Journal**, de Paris, imprimait la gravure représentant la scène du carnage et en donnait l'explication à la page suivante. Je me rappelle parfaitement, malgré mon jeune âge, avec quel orgueil je montrai le **Petit Journal**, rapportant les exploits glorieux de mes compatriotes, à mes petits camarades français du Collège des Frères de Kadi-Keny, à Constantinople, et qui sympathisaient si bien avec nous; cela toutefois en cachette des élèves turcs déjà féroces; car les journaux européens étant défendus à lire, surtout celui-là spécialement, mon père aurait payé cher, peut-être même de sa vie, mon orgueil de petit gosse pourtant si légitime.

En France un grand nombre d'Arméniens combattent sous les drapeaux français. L'armée anglaise en compte aussi dans ses rangs, surtout aux Dardanelles, où leurs services sont appréciés, bien plus qu'ailleurs.

J'ai lu dernièrement le fait suivant dans un journal syrien de New-York.

Un jeune Arménien, soldat dans un régiment turc, ayant déserté, est venu se joindre à l'armée anglaise afin de l'aider dans ses opérations. Connaissant fort bien le pays, il s'est approché bien près des tranchées turques et a sonné le "cessez-feu" en usage dans l'armée turque; aussitôt le feu ayant cessé, les alliés s'élancent à la baïonnette, prennent les tranchées ennemies d'assaut, en tuant et blessant les Turcs pris à l'improviste, tout en faisant un grand nombre de prisonniers.

Et dire qu'il y a de malheureux Arméniens qui sont enrôlés de force dans l'armée turque, ainsi que des Grecs, et qui doivent se battre contre d'autres frères chrétiens pour le compte des Mahométans, leurs bourreaux, s'ils ne veulent pas se faire massacrer. Mais je suis certain qu'à la première occasion, ils sauraient déserter. Ils sont ordinairement placés en avant de l'armée afin de mieux essuyer le feu des batteries ennemies.

Pour quelqu'un qui ne connait pas le Turc, il le croira peut-être bien courageux; oui, il se sent fort chez lui avec son glaive, entouré d'amis armés, mais Dieu sait s'il est lâche, lâche dans toute l'acceptation du mot, lorsqu'il se sent peu rassuré. Si les Turcs tiennent bon en ce moment, c'est grâce à la défense naturelle des Dardanelles, et ils se battent désespérément parce qu'ils prévoient la fin prochaine de la Turquie.

Pour terminer, je n'oublierai pas de rendre honneur à la mémoire des bons religieux français, qui n'ont épargné aucun sacrifice pour secourir les Arméniens pendant les massacres. Beaucoup d'institutions religieuses ouvrirent leurs portes à grand battant, pour recevoir toute une population arménienne de femmes et d'enfants.

Pour pouvoir bien comprendre le dévouement des RR. Frères des Ecoles Chrétiennes de Kadi-Keny, des RR. Frères de Makri-Keny, de MM. les Lazaristes de Saint-Benoît à Pera, des RR. Soeurs de Charité et pour bien l'apprécier, il faudrait avoir vécu ces heures horribles de massacre et de sang. Cela seulement dans la ville de Constantinpole, mais il ne faut pas oublier surtout les religieux des provinces, dont la tâche fut bien plus difficile, étant privés de communications: ils n'ont rien épargné pour sauver les Arméniens. Ces bons missionnaires payaient souvent de leur poche et quelquefois de leur vie leur bonne protection. Se trouverait-il un Arménien, soit catholique ou grégorien, connaissant ces dévouements, qui saurait oublier leur sainte mémoire.

Je suis certain que non!

J'ai lu dernièrement dans un bulletin trimestriel que ces bons RR. Pères, Frères et Soeurs avaient quitté la Turquie, presque tous.

Le gouvernement turc leur en avait donné l'ordre, après avoir saisi leurs établissements, fondés au prix de tant de sacrifices; car Dieu sait s'il faut de l'argent pour graisser la patte de ces brutes de Turcs, afin d'obtenir une permission pour ouvrir un établissement étranger; et même il faut attendre cette permission pendant 4 ou 5 ans.

Que de coeurs ont saigné à leur départ si précipité, que de larmes ont été essuyées furtivement. Ceux qui ont reçu leur solide instruction, leur bonne éducation et leurs bonnes manières, et apprécié leurs oeuvres, auraient donné beaucoup pour garder encore ces bons religieux, qui surtout en ce moment leur seraient d'un grand secours.

Mais quand même, ils espèrent toujours, car ces braves coeurs seront bientôt de retour, et leurs maisons, leurs établissements, leur seront rendus. La légende de l'Eglise Sainte-Sophie à Constantinople ne le prouve-t-elle pas?

Sainte-Sophie était une église chrétienne que les Turcs ont transformés en mosquée, (endroit où les Turcs se rendent pour prier. On ne peut la dénommer église, puisque les Turcs sont Mahométans). Quand ceux-ci prirent possession de Constantinople, ils s'emparèrent de cette église, en chassant les prêtres, et enlevèrent tout ce qu'ils y trouvèrent. Mais n'ayant pas réussi à faire disparaître un tableau peint sur le mur, représentant la Sainte Vierge tenant dans ses bras l'Enfant Jésus, ils badigeonnèrent du mieux qu'ils purent cette partie du mur, mais par miracle le tableau ne disparut pas. Et depuis, tous les ans, les Turcs recommencent leur besogne, et la Vierge apparait quand même distinctement pour leur rappeler que c'est la Maison de Dieu et qu'elle la deviendra de nouveau plus tard.

Ainsi tous les établissements des religieux saisis brutalement par le glaive et la force, et dont on a fait aujourd'hui des écoles turques et des casernes, seront bientôt rendus à leurs vénéres propriétaires. Et cela même par la volonté de Dieu, qui les inspire si sagement, et qui dirige si adroitement leurs bras.

Jean Arsin.

LES BOMBARDEMENTS DES OUVRAGES ALLEMANDS

Ils ont pour but de détruire ceux qui genaient les troupes françaises, d'harrasser l'ennemi et de prouver qu'avec des munitions, la guerre d'usure peut se continuer avec de faibles pertes en hommes

Paris, 23. — D'innombrables ouvrages de campagne des Allemands ont été rendus intenables par les violents bombardements auxquels s'est livrée l'artillerie française tout le long du front depuis 3 semaines.

Le ministre de la guerre a publié la note suivante expliquant les raisons de cette canonnade intense:

"Les canonnades, auxquelles s'est livré notre artillerie depuis trois semaines, avaient pour but de détruire des positions ennemies gênantes et des mitrailleuses, de démolir des abris de l'ennemi, d'empêcher ses concentrations de troupes et de lui rendre intenables certaines de ses positions.

"Jour et nuit les obus français sont tombés sur les tranchées de communication des Allemands, sur leurs cantonnements, leurs ponts et leurs convois de ravitaillement. L'efficacité de notre tir, d'un bout à l'autre de la période de bombardement, nous a été rapportée par nos observateurs aériens qui, volant constamment au-dessus du front, notaient soigneusement les résultats de nos canonnades. Les soldats allemands récemment faits prisonniers ont admis que les dégâts causés à leurs positions étaient des plus sérieux.

La quantité de munitions dépensées prouve les ressources dont dispose maintenant l'artillerie française, dont l'activité constante nous est la meilleure garantie que nos armées peuvent continuer la guerre d'usure en ne subissant que des pertes très faibles."

* * *

Paris, 23. -- Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Des combats d'artillerie continuent avec la même intensité en Artois, particulièrement dans le voisinage du Cabaret Rouge et de Bretencourt. Des obus de gros calibre ont été lancés par l'ennemi sur les faubourgs d'Arras, et dans le voisinage de la vieille citadelle.

"Notre tir a causé d'importants dégâts dans les lignes allemandes. Entre Roye et l'Oise, il s'est produit un engagement, auquel ont pris part les mortiers de tranchées et un violent bombardement des ouvrages et des cantonnements de l'ennemi.

"Sur le canal de l'Aisne à la Marne, de nouvelles contre-attaques sur notre installation de Sapigneul ont été repoussées.

"En Champagne, les Allemands ont bombardé plusieurs de nos positions avec des canons de tous calibres, lançant des projectiles causant de l'irritation aux yeux. Nos batteries ont vigoureusement répondu, dirigeant leur tir sur les tranchées et sur les batteries de l'ennemi.

"En Argonne et dans la Woëvre, il y a eu des duels d'artillerie, au cours desquels nos canons ont réduit au silence plusieurs des batteries allemandes. Un blockhaus allemand a été détruit dans la forêt d'Apremont et un train a été sérieusement endommagé dans la gare de Thiaucourt.

"Des actions d'artillerie très violentes se sont produites en Lorraine, où nous avons pris une portion des positions de l'ennemi à Eply et à Raucourt, ainsi que sur les ouvrages allemands de la région de Leintrey et d'Halloville.

"Nous avons pu repérer, près d'Hampont, des travaux d'installation pour canons de grande portée dont les obus auraient pu atteindre Nancy et Lunéville. Un tir efficace de notre part nous a permis de nous opposer à cette tentative.

"Dans la région du Ban-de-Sapt, un bombardement des blockhaus allemands des environs de Launois a provoqué un duel d'artillerie dans lequel nous avons gardé l'avantage.

"Un feu, allumé par les projectiles de l'ennemi, a chassé par le vent sur leurs tranchées, où il a causé des dégâts sensibles.

"Une esacadre de 19 aéroplanes a bombardé ce matin la gare d'embranchement de Bensdorf, à l'est de Mohrange. Une centaine d'obus ont été lancés sur les bâtiments de la gare et sur des trains stationnaires qui ont été sérieusement atteints."

* * *

Paris, 23. — Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Il y a eu hier au nord d'Arras, à l'est d'Aix-Noulette et de Notre-Dame-de-Lorette, un bombardement violent et prolongé, auquel ont pris part les deux adversaires. Dans le secteur de Neuville-Saint-Vaast, les batteries françaises ont concentré un tir très efficace sur les positions de l'ennemi situées à l'est de la grande route de Béthune. Une de nos reconnaissances qui s'aventura en avant de nos tranchées sur ce point, a ramené quelques prisonniers.

"En face de Beuvraignes, au sud de Roye, il y a eu une vive fusillade accompagnée de canonnade et de combats à coups de bombes et de grenades.

"Le long du canal de l'Aisne à la Marne, nous avons pris pied sur la rive droite du canal, près de Sapigneul. L'ennemi a en vain fait une contre-attaque, puis a été forcé de se retirer, laissant sur le terrain une vingtaine de morts et un tas de grenades.

"En Champagne, l'artillerie allemande a dirigé hier un feu violent sur les faubourgs de Mourmelon. Nous y avons énergiquement répondu. La nuit a été calme en Argonne.

"Nous avons aussi effectué un bombardement fort efficace des positions allemandes dans le bois des Hauts Battis, sur les Hauts-de-Meuse, et le long du front en Lorraine où, sur plusieurs points, nous avons dispersé des troupes de sapeurs allemands et quelques convois de ravitaillement.

"Les rapports signalent dans les Vosges des combats à coups de grenades sur le pic du Vieil-Armand où nous avons fait de sensibles progrès.

"Un dirigeable français a bombardé la nuit dernière l'embranchement de chemin de fer d'Amagne-Lucquy, à l'est de Rethel".



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

dans leurs bureaux bien clos, et les pieds sur des chenêts... je voudrais les voir sur ma fameuse machine, quand il pleut ou que la route est gelée, ou seulement qu'il vente Nord ou Est au travers du Val... Tenez, quand je descends à la Ferlandière, ça roule encore; mais quand je laisse la Jouine et que je tourne au coin de l'Abbaye, je vous assure, Monsieur Jacques, il y a des jours... vous n'avanceriez pas vous-même, tant il vente dur du côté de Fumeçon!

—... Heureusement que Mademoiselle t'offre un verre de bon rhum, hein, mon pauvre Quattepanche?

—Mais je n'en bois plus, du rhum à Mademoiselle!

—Comment?..

—Je passe à l'Abbaye à des heures impossibles... vers 6 heures... tout le monde est encore couché, même la femme de chambre... je suis toujours pressé et toujours en retard; c'est même pour cela que je ne descends plus à la Ferlandière, malgré votre bon petit vin blanc... Et puis, vous comprenez, boire en courant... tout en nage... vaut mieux pas!... Et si on se disait au moins que l'argent de mes trois collègues profite à quelqu'un dans le pays!... Mais pas du tout!... il est versé à l'anonymat de l'Administration... Il y a trois heureux de moins... et voilà tout!... Eh bien! le progrès, c'est cela!... Vous verrez, Monsieur Jacques, ce qui va se passer pour les usines!... Ma petite histoire d'aujourd'hui... ce sera en grand, demain, l'histoire de tout le pays.

—Et pourtant, mon pauvre Quattepanche, fit M. de la Ferlandière, qui écoutait comme sa propre pensée dans les paroles de ce simple... le progrès est nécessaire...?

—Oui... comme la vieillesse.. comme le malheur... Ce serait trop beau de rester jeune!

— . . . .

—Vous ne répondez pas...?

—Tiens... quelles sont ces personnes-là?

Et Jacques montre sur la route une victoria chargée à déborder, trainée à plein collier par deux grands chevaux que le jeune fermier ne connaissait pas, — et il **savait** tous les chevaux du pays pour l'excellente raison que la plupart venaient de chez lui.

—Ah... ça! attendez... fit Quattepanche, qui cligne de petits yeux gris sous des sourcils broussailleux.

La victoria passa lentement au ras de la bordure gazonnée de la route, si près que les deux hommes durent se reculer dans l'herbe. Elle contenait trois messieurs en noir, hauts en couleur et ventripotents; dans le coin, comme s'il voulait se cacher, le gros Soupot... habillé... ganté... pommadé...

Les trois hommes parlaient à à forte voix dans la voiture...

Tout à coup, celui qui occupait la droite se leva, et, s'appuyant à la capote, désigna de sa canne les prairies superbes de la Ferlandière, au bas desquelles, comme un saphir liquide dans une fraîche coupe d'émeraude, coulait silencieusement la Jouine:

—... Mais voilà notre place toute trouvée!... parfaite!.. on mettra les hangars à peausseries d'un côté... les ateliers de l'autre... La rivière donnerait la force motrice. Victor, viens donc regarder?... ce serait idéal pour les turbines... un rêve!

Victor se souleva à demi, et barbouilla quelque chose.

Mais quand les deux hommes s'assirent, leurs yeux croisèrent ceux de Jacques qui souriaient, ironiques, au-dessus de ses moustaches de Gaulois.

La voiture dépassa.

Soupot dut alors dire précipitamment quelques mots, car, avec une adresse et une discrétion qui augmenta le sourire de Jacques, les trois hommes se levèrent, et, mettant la main sur leur front à cause du soleil très bas qui s'inclinait sur la terre comme en un baiser d'au revoir, ils dévisagèrent Jacques de la Ferlandière qui ne baissait pas les yeux.

—C'est le... chemin de fer?.. demande le jeune fermier à Quattepanche.

—Non..., ceci vous représente la nichée de juifs qui doit nous empoisonner.

—Comment?

—Vous savez bien?... allons!.

—Je sais que le vote des ateliers entraine presque certainement l'établissement d'une usine de cuirs et souliers... ce serait déjà eux?...

—Comment!... déjà eux... répète Sylvain, mais vous ne savez donc pas que leur campagne est préparée depuis six mois.. qu'ils ne se sont même pas donné la peine... ou plutôt qu'ils ont eu la pudeur de ne pas assister à la séance... ils étaient dans la brasserie d'en bas, attendant, la chope en main et sans l'ombre d'une inquiétude, le résultat du vote. Soupot les pilote ici depuis un mois... et je vous prie de croire qu'on les lui a graissées... ses pattes!... Vous aurez encore des truites, vous... parce que vous êtes au-dessus... mais ceux du Val peuvent leur dire adieu... la Jouine est empoisonnée d'avance, paraît-il, car elles puent ferme, toutes leurs peaux!...

Jacques regarde la victoria, petit point noir qui s'amincit maintenant à l'horizon... Et ce point, il le fixe avec une telle intensité d'expression, que Quattepanche lui-même en est frappé...

—Que voulez-vous, Monsieur Jacques... on commence par les petits... et on finit par les grands ... Hier, c'était moi, le pauvre Sylvain... demain, ce sera vous.. C'est le progrès!... le progrès!!

Et le facteur, tout gris de poussière, partit vers la Neigerie avec un roulement ferrailleux de bicyclette...

Chapitre V

Dans le cabinet de consultation du bon et vieux docteur B..., médecin en chef de la Maison-Dieu.

Odile se tient toute droite, devant le vieillard assis à son bureau.

—... Et alors, mon enfant, ce fameux voyage s'est bien passé?

—Délicieusement, docteur.... Un rêve!... Quelque chose qui jamais ne devrait finir!

Et elle dit cela les yeux fermés... la figure ardente... comme si déjà elle revivait dans son âme ses impressions d'Italie.

—Mais alors... pourquoi revient-on si vite!! il n'y a pas beaucoup plus de deux mois que vous êtes partie?...

—Docteur, on ne peut pourtant pas être toujours sur les grands chemins; on a son bon chez soi; et ma tante, soyez-en bien convaincu, est heureuse de retrouver sa chère Abbaye.

—C'est que, voilà... répond le médecin, vous savez que je suis l'ami, le vieil ami de toute votre famille; je comprends très bien que vous aimiez l'Abbaye; quand on possède une aussi belle propriété, où, sur la tombe des morts, fleurissent tant de souvenirs, c'est un crève-coeur de ne pas toujours y vivre. Cependant, avouez-le, je suis désolé d'être aussi platement pratique, elle est humide, votre Abbaye!...

—Oh! en hiver, docteur!...

—Mais l'hiver, mon enfant, c'est demain... c'est presque aujourd'hui... Savez-vous que, ce matin, il y avait juste un degré à mon thermomètre... en plein Paris!... Et alors, au Val?...

—On y fait du feu!... des flambées superbes avec des arbres entiers dans la cheminée du salon. Je vous assure que le bois n'y coûte pas cher... et même, si vous en voulez? Justement notre ami, M. de la Ferlandière, nous écrit qu'il loue, cette année, tout le Bois-Roux.

—Croyez-moi, ma bonne Odile, rien ne chauffe et rien n'éclaire comme le soleil du bon Dieu; et c'est pour cela, grande désobéissante, que j'aurais aimé, cette année... oh! rien que cette année, à vous voir passer tout l'hiver dans le Midi.

—... A cause de ma petite poitrine...?

—Mais non!... poitrine..? pas plus poitrine que... système nerveux... ou état général! Avouez, orgueilleuse, qu'entre le Pont-Neuf et vous, il y a une différence..? Vous êtes, comment dirais-je, car il faut bien choisir ses mots, avec une raisonneuse comme vous... vous êtes plus délicate... moins solide que lui.

—Aussi, docteur, fait Odile en riant, je prends des précautions.. une foule de précautions!

—Il faut en prendre trop, mon enfant, afin d'en prendre assez.. Moi, voyez-vous, dans deux ou trois ans, quand on vous mariera, je voudrais présenter à l'heureux coquin chargé de faire le bonheur de ma chère Odile une jeune fille forte... bien taillée... avec des joues bien rouges... des mains bien remplies, et qui puisse passer de sa chambre au grand salon sans risquer un rhume... comme cela vous arrive quelquefois, n'est-ce pas, Mademoiselle?

Et Odile alla se poser en riant devant la glace de la cheminée; examina quelques instants ses cheveux blond cendré, ses yeux très bleus, son teint plutôt pâle que doré, ses mains trop blanches, toute sa "délicate personne", comme avait dit le docteur, et fit une moue:

—... Il y a de la marge!... murmure-t-elle avec un soupir presque comique.

—Nous la remplirons!...

—Pas trop pourtant!...

Le médecin eut un geste qui signifiait: Oh! ma pauvre Odile, quant à cela, n'ayez pas peur!...

Et ce geste inquiète un peu la tante, une bonne vieille demoiselle de l'ancien temps, aux yeux clairs, au tranquille visage encadré de cheveux blancs:—...Pourtant, n'est-ce pas, docteur, nous sommes moins sous pression qu'à notre passage à Paris?

—Oh! sans aucun doute, dit le médecin; le changement, le voyage, la distraction... choses excellentes pour les petites nerveuses.

Puis il se lève, met le doigt sur le front d'Odile, et, avec une voix très paternelle:

—Seulement, je voudrais que cette petite tête-là ne travaille pas trop... surtout, qu'on ne broie pas du noir!

—... Mais qui vous a dit... docteur..?

—Mon petit doigt, Odile... il me raconte tous vos péchés: quand on se couche après 10 heures... quand on prend du café..

—Je n'en prends plus!

—Très bien... quand on dine trop en ville... quand on dépense pour une chose dix fois plus de forces qu'elle n'en exige.... Je sais tout cela! Ah! si j'étais M. le curé!...

(A suivre)

Gardez un Souvenir des Votres

Tout abonné à notre journal a droit à un magnifique, à un merveilleux

PORTRAIT FINI A L'HUILE ET ENCADRE

TOUTE PERSONNE DE COEUR ET QUI A LE SOUVENIR DES SIENS SE DOIT DE GARDER LA PHOTOGRAPHIE DE SES DEFUNTS, DE CEUX QUI LUI FURENT ATTACHES PAR LES LIENS DE L'AMITIE ET DU SANG. QUE DE FOIS N'AVEZ-VOUS PAS DESIRE UN PORTRAIT A L'HUILE SOIT DE VOUS-MEME, SOIT ENCORE DE CEUX QUE VOUS CHERISSEZ—UN SOUVENIR DURABLE, UN SOUVENIR QUI VINT VOUS RAPPELER CES COEURS AFFECTUEUX D'AUTREFOIS, CES FIGURES CHERIES MAINTENANT DISPARUES POUR TOUJOURS.

EST-IL UN ETRE HUMAIN QUI N'AIT POINT CE DESIR ET DONT LE COEUR NE BATTE POINT D'EMOTION QUAND DANS L'ALBUM DE FAMILLE, SELON LA BONNE COUTUME DE NOS FAMILLES, IL REVOIT LA FIGURE DE CEUX QU'IL A AIMES.

LA "LIBERTE" A CONCLU AVEC UNE GRANDE COMPAGNIE UN CONTRAT EN VERTU DUQUEL TOUS SES LECTEURS POURRONT SE PROCURER UN MAGNIFIQUE PORTRAIT FINI A L'HUILE ET ENCADRE DE LEURS PERES, MERES, FRERES, SOEURS, ENFANTS, AMIS DE COEUR ET FIANCES OU FIANCEES.

Voici ce que nous vous offrons

Un portrait-peinture fini à l'huile

Un magnifique portrait-peinture en **BRUN PHOTOGAPHIQUE** ou en **NOIR ET BLANC**,—soulignant d'une façon étonnante les traits de la personne, — rendant le moindre détail avec la fidélité de la vie, — vous émouvant par la ressemblance atteint, — créant de nouvelles sensations par l'appel direct qu'il fait à de plus hautes émotions, — tel est ce magnifique **PORTAIT-PEINTURE FINI A L'HUILE EN BRUN PHOTOGRAPHIQUE (SEPIA) OU EN NOIR ET BLANC.**

Ces portraits en **BRUN PHOTOGRAPHIQUE** ou en **NOIR** et **BLANC** ne doivent pas être placés dans la catégorie des portraits ordinaires, appelés reproductions photographiques; mais c'est quelque chose de tout à fait nouveau, de vraiment artistique, un vrai travail d'un maitre artiste.

Tous les experts s'accordent à reconnaitre que le fameux **PORTRAIT-PEINTURE FINI A L'HUILE** en **BRUN PHOTOGRAPHIQUE** ou **BLANC** et **NOIR**, photographie agrandie, dont des milliers ont été faits, est d'une beauté, d'un fini, d'une technique et d'une expression qui défient toute critique. **"ŒUVRE D'ART"** et **"PLUS BEAU QU'ON NE SAURAIT DIRE"** ont souvent été les remarques qu'a fait jaillir ce merveilleux procédé.

Nos Cadres Artistiques

Riches et Magnifiques, allant naturellenent au portrait peinture mettant parfaitement en relief le portrait-peinture, ils sont de Noyer Circassien, Acajou, Doré et Mission. Ce portrait-peinture encadré vous arrive en un seul paquet, tout-à-fait fini, prêt à être suspendu dans la meilleure de vos chambres, sans autres frais, sans aucun besoin de cordes ou de chaines. Voici notre offre. Dites seulement si vous préférez le Brun Photographique ou le Blanc et Noir et quel genre de cadre.

Fait de n'importe quelle photographie en votre possession: cabinet, instantané (snap shot), sur zinc, en groupe ou seul. Ce nouveau **PROCEDE** est artistique et merveilleusement beau, vivant, ne s'effaçant point et durant toujours. Cadre complet—grandeur 12½ par 15½ pouces. La "Liberté" **GARANTIT** à ses lecteurs toute satisfaction.

Envoyez-nous IMMEDIATEMENT les photographies que vous voulez faire agrandir et finir à la main, encadrer avec goût et richement, absolument comme le portrait à l'huile de haut prix. LA LIBERTE RAPPELLE A SES LECTEURS QU'ILS ONT ENFIN L'OCCASION PEU COUTEUSE DE GARDER DES ETRES QUI LEUR SONT CHERS. *N'HESITEZ PAS UN MOMENT. AGISSEZ IMMEDIATEMENT.* Le temps que durera cette offre est limité.

IMPORTANT AVIS

Nous avons conclu des arrangements avec la AMERICAN CONVEX CO., INC. de New York, au nombre des plus grands fabricants de protraits du monde entier, en vertu desquels tous les lecteurs de notre journal dont l'abonnement sera en règle pourront se procurer ce merveilleux portrait-peinture au prix très minime de une piastre et demie.

Les magnifiques portraits-peintures en BRUN PHOTOGRAPHIQUE et NOIR ET BLANC finis à l'huile que recevront nos lecteurs ne se peuvent obtenir pour moins de $5.00 chacun. Comme question de fait, les agrandissements coûtent aujourd'hui beaucoupplus.

Ouvrez votre vieil album de famille; regardez les photographies qui se trouvent sur vos murs; peut-être dans une valise qui se trouvé ignorée dans un coin de votre demeure, trouverez-vous la photographie d'un défunt ou d'un vivant qui vous est cher. Enveloppez-la et envoyez-la nous. Nulle photographie n'est trop petite ou trop vieille pour notre nouveau PROCEDE qui fait ressortir chaque trait, supprime tout ce qu'il peut y avoir d'obscur dans l'original et fait de la reproduction et de l'agrandissement un véritable chef-d'oeuvre du portrait-peinture. Le résultat vous surprendra et vous sera un plaisir. Ne tardez pas à donner votre commande car cette offre toute spéciale à nos lecteurs n'est que pour un temps limité.

CECI EST LE COUPON

Pour ces merveilleux portraits-peintures artistement encadrés.



DECOUPEZ-LE DES MAINTENANANT

Adressez-le à La Liberté avec la photographie que vous aurez choisie, et sur le dos de laquelle vous écrirez distinctement votre nom et votre adresse. Dites si vous voulez le magnifique BRUN PHOTOGRAPHIQUE ou le BLANC ET NOIR et si vous disirez le cadre CIRCASSIEN, ACAJOU, MISSION ou DORE. Ajoutez-y le montant nécessaire pour couvrir les frais d'empaquetage, d'envoi, de douane, à savoir: une piastre et demie.

Ci-inclus le montant de .... et .... coupons avec ma photographie que je désire faire agrandir, reproduire et encadrer 12½ par 15½, prête à être placée au mur.

Je veux que le fini soit ______________________

Pour le cadre je veux ______________________

Nom ______________________

Adresse ______________________

IMPORTANT: Cette offre ne vaut que pour nos lecteurs dont l'abonnement n'est aucunement arriéré, c'est-à-dire dont l'abonnement est payé jusqu'en 1916. Tous ceux-là qui règleront les arrérages dus et se mettront en règle pour jusqu'en 1916 auront droit au même privilège.

Les Franco-Américains

I

(Le **Devoir**)

Les pessimistes et les sceptiques ont souvent prédit l'absorption graduelle et rapide des Franco-Américains dans le grand-tout yankee. A Worcester, l'autre jour, en présence du plus magnifique auditoire français qu'il m'ait encore donné de rencontrer aux Etats-Unis, le plus vibrant, le plus sympathique, le plus intelligent, le plus **représentatif,** je rappelais un souvenir déjà vieux de près de trente ans, ma première impression des hommes et des choses de la grande république.

On m'avait envoyé au collège de Holy Cross, poursuivre mes études d'anglais. Ferdinand Gagnon venait de mourir, jeune encore, usé à la tâche ardue de relever le niveau moral, intellectuel, économique et social des Canadiens-français émigrés aux Etats-Unis. Il avait lancé successivement quatre journaux français: la **Voix du Peuple**, l'**Etendard national**, le **Foyer Canadien** et le **Travailleur**. Il stimulait partout l'établissement de sociétés nationales. Il ne manquait aucune occasion d'induire ses compatriotes à se faire naturaliser citoyens américains, afin de travailler avec plus d'efficacité à la préservation de leur patrimoine religieux et ethnique. Tous rendaient hommage à son patriotisme désintéressé, à son merveilleux talent d'organisation, à son inlassable énergie. "Mais, ajoutaient invariablement la plupart de ses admirateurs et de ses amis, son oeuvre va périr avec lui. La conservation de la langue et de la mentalité françaises aux Etats-Unis est une utopie. De cet immense creuset où bouillonnent et se fondent tous les éléments héteroclites venus d'Europe, il ne peut sortir qu'un composé ethnique dont la base principale et la forme extérieure seront tout anglaises. Voyez avec quelle rapidité les Celtes, les Germains, les Slaves et les Latins eux-mêmes, y compris les Français **de France,** s'assimilent et deviennent en peu d'années plus américains que les descendants des **Pilgrim Fathers** et des **quakers** de William Penn. Tous ces éléments divers apportent des modifications profondes aux moeurs, au tempérament, aux facultés du peuple américain, et même à son apparence physique. Mais la langue et la formation intellectuelle restent anglaises, comme les lois et la constitution. Comment les seuls Canadiens-français, noyés dans cette mer de métal en fusion, pourraient-ils rester réfractaires!"

"Et puis, ajoutaient les gens **pratiques,** il n'est pas désirable que les Canadiens-français s'isolent dans la grande nation américaine. S'ils veulent participer à tous les avantages matériels du pays, il leur faut se mettre au diapason de tout le monde, parler la langue de tout le monde, vivre la vie de tout le monde."

Jusqu'à la fin, Ferdinand Gagnon avait lutté contre les sceptiques et contre les **pratiques.** Trois ans avant sa mort, dans le meilleur peut-être des discours que ses amis ont pieusement conservés, il adjurait ses compatriotes de résister à l'assimilation.

"Devenez citoyens américains, "leur disait-il, c'est votre devoir. "Protégez vos intérêts en devenant électeurs; soyez loyaux aux "constitutions; jouissez en paix "des libertés qu'elles accordent. "Mais n'allez pas vous courber "devant les préjugés; n'allez pas "vous confondre dans un mélange hybride de croyances, d'er"reurs et de liaisons hétérogènes. "Restez Français par la langue, "Canadiens-français par la foi, et "que vos enfants suivent votre "exemple (1)"

"Canadiens-français par la foi", c'est-à-dire catholiques. Ce patriote éclairé, ce vrai croyant, avait compris — toute son oeuvre le prouve — que non seulement la langue, commune à tous les fils de France, mais les traditions particulières des Canadiens-français sont le plus sûr garant humain de la conservation **de leur** foi religieuse. Il avait aussi compris que deux siècles et demi d'enracinement dans le sol d'Amérique avaient donné aux Canadiens-français une force de résistance à l'absorption, qui fait entièrement défaut aux nouveaux-venus d'Europe, aux Français comm eaux autres. Cette connaissance profonde des faits et des lois qui dominent les races et le monde a donné raison à Ferdinand Gagnon contre tous les désespérés de la survivance française, contre tous les protagonistes de l'assimilation, du désarmement, de la fausse conciliation.

• • •

J'étais revenu au Canada, partagé entre mon admiration pour la pensée et l'oeuvre de Gagnon et les doutes suggérés par les pronostics de ses contradicteurs.

A quelques années de là, je visitais deux ou trois villes de la Nouvelle-Angleterre. J'avais déjà goûté à la coupe amère de la politique canadienne. Je connaissais la pensée et les calculs de nos apostats, de nos **conciliateurs,** de nos hommes **pratiques.** "A quoi bon lutter? disaient-ils, pour excuser leurs reculades. La langue française n'a aucune chance de survie en Amérique. Elle expire aux Etats-Unis; elle va bientôt disparaître du Canada anglais. Quand la province de Québec ne sera plus qu'un faible îlot, battu de toutes parts par le flot anglo-saxon, elle ne tardera pas à être submergée." Ces paroles navrantes, je les avais entendues tomber des lèvres d'hommes haut placés, de ceux même à qui le peuple canadien-français avait aveuglément confié la défense de ses droits et la garde de ses destinées.

A mon grand étonnement, je retrouvais les groupes franco-américains plus nombreux, plus forts et plus vivants que jamais. Mais dans les classes dirigeantes, les sceptiques dominaient encore. "Ce qui nous tient, disaient-ils, c'est le flot constant de l'émigration de la province de Québec. Ce sont les nouveaux arrivés qui parlent français et conservent les traditions de la race. La deuxième génération est vite absorbée. Que l'immigration cesse, et l'assimilation aura tôt fait d'opérer son oeuvre." Et les gens **pratiques** ratifiaient la condamnation à mort. Ils y mettaient d'autant plus de rondeur satisfaite qu'ils avaient joliment amassé d'écus, depuis dix ans. Ils attribuaient leurs succès matériels à leur apostasie et ne doutaient nullement que leur exemple dût porter ses fruits: les Esaü devaient être nombreux parmi les centaines de mille pauvres diables venus du Canada aux Etats-Unis sans autre objet immédiat que celui d'accroître leur bien-être matériel.

A peu de temps de là, le mouvement migrateur du Canada-français aux Etats-Unis se ralentit, puis cessa complètement. C'était l'éventualité redoutée par les trembleurs, espérée par les renégats.

Quinze ans se sont passées et j'ai retrouvé, l'an dernier et cette année, les mêmes centres et d'autres encore, plus français, plus catholiques que jamais; et, ce qui ne gâte rien, leurs conditions sociales et économiques se sont prodigieusement améliorées. Ils ont donné le démenti aux sceptiques en conservant leur langue et leur mentalité françaises; ils ont prouvé que les gens **pratiques** avaient doublement tort et qu'il est possible d'améliorer son sort matériel tout en restant fidèle à sa foi, à sa race, à sa tradition morale et intellectuelle.

Naturellement, c'est cette progression matérielle qui frappe l'esprit au premier abord. Il y a trente ans, il y a quinze ans encore, on désignait sous le nom de **petit Canada** le quartier des villes industrielles où s'entassaient, dans de vastes baraques de bois, les multiples familles de Canadiens-français. La plupart des hommes et trop de leurs enfants, garçons et filles, alimentaient les filatures de coton et les autres usines où ils remplissaient les fonctions les plus infimes et les plus pénibles. Par ci par là, la **plaque** traditionnelle du médecin au nom français marquait la seule supériorité sociale, en dehors du clergé encore trop peu nombreux; et la clientèle de ces médecins, souvent improvisés à la faveur de lois très élastiques, ne s'étendait guère hors des frontières de la colonie canadienne.

Aujourd'hui, les **petits Canadas** sont choses du passé. Les Franco-Américains ont abandonné leurs sales **tenements** et leurs vilains quartiers aux nouveaux-venus: Portugais, Slaves ou Hongrois. Ils sont montés à l'assaut paisible mais constant des quartiers bourgeois et aristocratiques. Les noms de **chez nous** s'étalent partout sur les enseignes de commerce, depuis la boutique du barbier jusqu'aux portes à glaces biseautées des grands magasins à rayons. Le nom et les titres de l'avocat franco-américain s'inscrivent fièrement au beau milieu de la longue énumération des occupants des bureaux les plus fashionables et les mieux aménagés. La plaque de cuivre du médecin franco-américain brille au pignon des cottages les plus coquets, des maisons bourgeoises les plus solides des rues aristocratiques. Elle marque non seulement la profession de l'habitant mais son titre de propriété. Et cette aisance solide, le médecin franco-américain l'a soucent acquise, en grande partie, de sa clientèle anglophone et protestante, à laquelle il n'a sacrifié ni sa croyance religieuse, ni sa langue, ni ses traditions françaises. Il doit même généralement sa popularité à ses qualités natives de politesse, de cordialité et de psychologie plus affinée.

Ce seul fait prouve la valeur **économique** des traditions françaises; et aussi que les Américains sont plus civilisés et plus larges que nos Anglo-Canadiens. Nous reviendrons sur cet aspect de la situation des nôtres aux Etats-Unis.

• • •

Cette aisance matérielle éclate davantage dès qu'on rencontre les Franco-Américains en groupes nombreux: à l'église, dans les réunions publiques, les fêtes champêtres, etc. Mais ce qui frappe en même temps l'observateur qui cherche l'âme sous les apparences matérielles, c'est que les Franco-Américains sont infiniment plus français d'esprit, tout en étant plus américains, qu'il y a un quart de siècle. L'assurance du ton, le sans-gêne de la tenue, l'étalage des toilettes et des automobiles, sont déjà corrigés par un goût plus affiné, par une cordialité de bon aloi et une dignité d'allure qui promettent de faire du Franco-Américain un type à part, composé de quelques-uns des meilleurs éléments de la civilisation des deux continents. Pour qui a connu le vrai **Canayen** des **States**, tel qu'il s'épanouissait dans toute sa suffisance, il y a vingt-cinq ou trente ans, alors qu'il avait imbibé les pires travers du Yankee de fraîche date tout en gardant les naïfs défauts du Canadien **colonial,** le contraste est tout simplement merveilleux. Et cette transformation éclate davantage dès que l'on éveille l'âme collective, que l'on fait vibrer la meilleure fibre franco-américaine, faite de l'amour inviolable du passé, des nobles fiertés du présent, des légitimes ambitions de l'avenir.

Que l'on me pardonne cette note de l'orateur déjà vieilli dans le métier: j'ai rarement rencontré, au Canada et même en France, des auditoires plus **répondants,** plus aptes à saisir les nuances de la pensée, à laisser paraître avec plus de discernement et de spontanéité leur appréciation des idées et des sentiments les plus divers, que ces foules de Woonsocket, de Lewiston et de Worcester.

A Worcester, il est vrai, se trouvaient réunis les représentants de plus de deux cents villes et villages franco-américains, venus d'une trentaine d'Etats différents, du nord, de l'est et de l'ouest. Mais ailleurs, je n'ai rencontré que des auditoires absolument locaux et largement composés d'ouvriers en simple tenue de travail. De décade en décade, cette transformation tout avantageuse m'a frappé profondément.

Henri Bourassa.

LES ARTISANS CANADIENS-FRANCAIS

La société des Artisans Canadiens-français, succursale de Saint-Boniface, reprendra le 28 septembre prochain sa série de séances bi-mensuelle. Comme par le passé, il y aura chant, musique, déclamation et partie de cartes. Des prix pour les vainqueurs de chaque soirée et de la saison seront décernés.

A L'ARCHEVECHE

M. l'abbé O. Corbeil, depuis plusieurs mois dans la province de Québec dans les intérêts de la colonisation française au Manitoba, est revenu à l'archevêché mercredi dernier. Il est très satisfait du travail accompli durant cette première année. Bon nombre de colons accompagnaient l'abbé Corbeil à son retour. Les uns prendront des homesteads, tandis que les autres se proposent d'acheter des terres déjà toute en culture.

• • •

M. l'abbé Moreau, curé de Fisher Branch, était de passage à l'archevêché mercredi dernier.

• • •

Mgr Béliveau est revenu de Montréal au milieu de la semaine dernière. Après avoir assisté aux funérailles de Mgr Racicot, Mgr Béliveau s'est rendu à Québec.

• • •

M. l'abbé Gravel, curé de Gravelbourg, était de passage à l'archevêché la semaine dernière. M. l'abbé Gravel s'occupe de colonisation française et belge pour le gouvernement de la Saskatchewan.

LES CONCERVATEURS DE SAINT-BONIFACE S'ORGANISENT

Les conservateurs de Saint-Boniface se préparent pour les prochaines élections fédérales. Ils viennent de réorganiser leur association et ont élu le bureau suivant: Patron, Sir R.-L. Borden; président honoraire, Hon. Joseph Bernier; membres honoraires, l'Hon. Sénateur Larivière et l'exmaire J.-A.-F. Bleau; président, l'échevin J.-A. Marion; premier vice-président, l'échevin J.-A. Beaupré; second vice-président, l'échevin J.-A. Cusson; troisième vice-président, A. Van Hoorenbecke; trésorier, l'échevin A. Gauvin; secrétaire, J.-B. Leclerc; membres de l'exécutif, Prosper Gevaert, T. Pelletier, le Dr Laureandeau, Jules Grymonpré, P. Gosselin, J.-C. Marcoux, S.-J. Dussault, T. Benoît, L. Marius, Noël Bernier, M. Sabourin, Albert Kéroack.

EN VISITE DANS L'EST

M. Alphonse Paquin, de Saint-Boniface, est parti pour un voyage de quelques semaines dans la province de Québec et des Etats-Unis.

M. AIME BENARD A DU 53 A L'ACRE

M. Aimé Bénard, député du comté d'Iberville, déclare que 110 acres semés en blé Marquis lui ont donné un rendement moyen de 53 boisseaux. M. Bénard a encore 550 acres en blé; il en espère le même rendement.

UN RECORD

Jeudi dernier, le Pacifique Canadien a établi un record pour le chargement de grain sur les lignes ouest. Le nombre de wagons chargés fut de 1,544; le nombre de boisseaux de grain atteignit à peu près deux millions.

IMPORTANTE DECISION DANS UNE SAISIE DE GRAIN

Calgary, Alta., 23. — La cour suprême vient de rendre une intéressante décision au sujet du droit de saisir du grain, vendu avant d'être semé par le fermier contre lequel saisie est prise. L'International Harvesters obtint jugement contre J. Jacobson et fit procéder à la saisie du grain par le shérif. Mais David Weitzer intervint et réclama un tiers de la récolte en vertu d'un marché avec Jacobson auquel, avant les semences, il prêta $400 à ces conditions. Le juge a décidé que Weitzer avait droit à son tiers de récolte et aux dépenses de son opposition.

BELLE RECOLTE A AUBIGNY

M. Gustave Bouchard, cultivateur Aubigny, Manitoba, a récolté 2,693 minots de blé d'un lopin de terre de 52 acres. Cela donne une moyenne d'à peu près 52 à l'acre.

ON FERMERAIT LES BUVETTES DE WINNIPEG

Selon une déclaration d'un officier des quartiers militaires de Winnipeg, les autorités militaires s'attendent à ce que dans l'intérêt du soldat on ferme les buvettes à Winnipeg durant l'hiver.

BUVETTE FERMEE

L'hôtel du Canadien Nord à Saint-Boniface est fermée pour de bon. Vendredi dernier la commission des licences a refusé d'accorder un nouveau permis.

A VENDRE

Bonne vache laitière

Une famille dans l'impossibilité d'hiverner une bonne vache laitière, la vendrait à un prix raisonnable. S'adresser 80, rue Despins, Saint-Boniface, Man.

LES FILS DE KELLY MAINTENANT

Les fils de Thomas Kelly, Lawrence et Charles, sont maintenant impliqués dans la conspiration pour frauder la province dont on accuse les ex-ministres. Lawrence Kelly a été accusé par Horwood, l'ancien architecte provincial, et Charles Kelly par le célèbre William Salt.

CENT PIASTRES D'AMENDE

Mercredi dernier le magistrat Turenne a condamné Georges Roy, propriétaire de l'hôtel Dawson de Lorette, à cent piastres d'amende et les frais pour vente de boisson durant les heures défendues. C'est l'inspecteur T.-J. White qui a recueilli la preuve et poursuivi.

LA BENEDICTION DES CLOCHES DE SAINTE-ANNE

La bénédiction des cloches de la paroisse de Sainte-Anne des Chênes aura lieu le 11 octobre à trois heures de l'après-midi. Ces cloches viennent de la fonderie Paccard, Annecy, France. Le vent aidant leur timbre argentin, se fait entendre à dix milles. Le coût de ces cloches est de $2,000. Monseigneur Béliveau présidera à la bénédiction et prononcera lui-même l'allocution de circonstance. On s'attend à ce que cette bénédiction de cloches soit une grande manifestation en l'honneur du sanctuaire manitobain de Sainte-Anne.

DE NOUVELLES ACCUSATIONS

Les avocats de la poursuite dans l'enquête préliminaire du procès intenté aux ex-ministres porteront prochainement contre des membres de l'ex-cabinet Roblin les accusations suivantes:

Destruction de documents publics—contre Sir Rodmond Roblin et le Dr W.-H. Montague.

De parjure—contre James Howden.

D'autres accusations suivront.

LE DR COLLIN S'EN VA AU FRONT

Le Dr D. Collin, de l'avenue Provencher, Saint-Boniface, et ayant son bureau à Winnipeg, a été notifié de se tenir prêt à rejoindre à vingt-quatre heures d'avis le corps de médecin de l'Université Laval, qui va faire du service au front.

Le Dr Collin, excellent chirurgien, est le fils de M. L.-J. Collin, avenue Provencher, Saint-Boniface, l'un des plus anciens marchands de la province, longtemps membre du Conseil de Saint-Boniface.

Le Dr Collin commença ses études classiques au Collège de Saint-Boniface et les termina à l'Université d'Ottawa. Admis à la pratique de la médecine après de brillantes études à l'Université Laval, il fit de la chirurgie aux principaux hôpitaux de Montréal. A son retour dans l'Ouest il reconstitua, avec le Dr Lachance, les squelettes du Père Aulneau, de l'aîné des fils de LaVérendrye et des vingt-et-un Français assassinés à l'Ile du Massacre, Lac des Bois.

Le Dr Collin alla ensuite étudier à Paris où il fréquenta les hôpitaux de Necker, la Salpetrière, etc.

SOCIETE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE WINNIPEG

Le programme des fêtes, annoncées pour le 17 octobre prochain, est définitivement arrêté.

Ces fêtes seront célébrées sous le haut patronage de Sa Grandeur Mgr Béliveau à l'Eglise du Sacré-Coeur de Winnipeg: le dimanche 17 octobre, grand'messe solennelle à 10 heures, où le sermon de circonstance sera prononcé par Mgr Cherrier; le soir à 8 heures, dans l'église, grand concert-sacré: musique, chant et discours.

Le lendemain, lundi 18 octobre, à heures p.m., il y aura, dans les salles de l'Ecole du Sacré-Coeur, soirée dramatique et musicale. Des billets pour cette soirée du lundi 18 seront mis en vente au prix de 25 centins. Comme cette représentation, qui clôturera les fêtes, sera toujours au profit de l'école, nous ne doutons pas que tous y viendront, non seulement pour passer une délicieuse soirée, mais en même temps pour aider cette oeuvre patriotique qu'est notre école.

A L'ECOLE NORMALE

L'école Normale de Saint-Boniface a cette année 44 élèves suivant ses cours. C'est un record. Ces cours qui ont commencé le 1er septembre se termineront le 15 décembre. Ils sont sous la direction de M. Goulet, dont on ne saurait trop louer le zèle et le talent de ce bon éducateur.

LES QUARANTE-HEURES

Les Quarante-Heures auront lieu dans la cathédrale de Saint-Boniface de vendredi prochain à dimanche. Il y aura grand'messe chaque jour et bénédiction du Saint-Sacrement chaque soir.

CINQUANTE ANS DE VIE SACERDOTALE

Le R. P. Allard, o.m.i., de Winnipeg, a célébré vendredi dernier le cinquantième anniversaire de son ordination à la prâtrise. Par suite de la maladie du vénérable jubilaire, qu'on a du transporter à l'hôpital de Saint-Boniface pour un repos de quelques semaines, cette fête a été toute intime.

Le R. P. Allard, o.m.i., est né à Châteauguay, Québec, le 13 janvier 1838. Son père se nommait Charles Allard et sa mère Amable Primeau. Il appartenait à une de ces belles familles canadiennes de quatorze enfants, sept garçons et sept filles. Cette famille fut une vraie vigne du Seigneur qui y trouva quatre prêtres et une religieuse. Les prêtres furent l'abbé Jean-Baptiste Allard, mort à Key West, Floride, en 1875; le R. P. Allard, o.m.i.; l'abbé Tancrède-Zotique Allard, mort à Châteauguay l'an dernier; l'abbé Télesphore Allard, actuellement à Sainte-Agathe des Monts. Le R. P. Allard, o.m.i., entra au collège de Montréal en 1856 et y fit de fortes et pieuses études. Le 23 septembre 1865 il était ordonné prêtre. Un peu plus tard, il partait avec Mgr Taché pour le Manitoba où il devait consacrer à la propagation de l'Evangile un demi-siècle d'incessants labeurs. Il entra presque immédiatement au noviciat des Oblats, puis enseigna deux ans au collège de Saint-Boniface. Après avoir été curé de Saint-Charles, il reprit la vie des missions. Des années et des années durant, il se consacra tout entier à cette dure et noble tâche de l'évangélisation des Indiens. Il organisa des missions, bâtit des chapelles, etc. En 1887, il fut nommé vicaire-général. Durant la dernière maladie de Mgr Taché, il fut l'administrateur du diocèse. Il le demeura jusqu'au sacre de Mgr Langevin. De 1899 à 1905, le R. P. Allard séjour à Fort Francis. En 1905, il revint à Winnipeg où après avoir été quelque temps aumônier de l'Académie il devint aumônier de la Miséricorde.

Actuellement le R. P. Allard, o.m.i., est malade. Mais l'on espère que grâce à sa forte constitution, le vieux missionnaire triomphera de la maladie et demeurera encore longtemps au milieu de la Congrégation des Oblats.

M. L'ABBE DE MUNTER

M. l'abbé DeMunter, qui a récemment subi une grave opération d'appendicite à l'hôpital de Saint-Boniface, est en bonne voie de convalescence.

M. L'ABBE ARSENAULT

M. l'abbé Arsenault, curé de Oak Lake, est malade à l'hôpital Saint-Roch. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

LE REV. PERE LECOQ

Le Rév. Père Lecoq est à l'archevêché de Saint-Boniface en voyage d'affaires dans l'intérêt de l'école indienne de Cross Lake.

RETRAITE

Les élèves du Petit Séminaire viennent de terminer leur retraite, qui a été prêché par Mgr Dugas.

RURAL MUNICIPALITY OF RITCHOT

Sale of Lands for Arrears of Taxes

On the notice of lands for sale for arrears of taxes published in the issue of Sept. 21st the following description should read:

Lots 1, Blocks 1-2-3-4, Plan 1458, Subdivision of Pt. Lot 202, St. Norbert, Inner 2 miles, Southerly 6 chains	$5.42	$6.08	0.50	$6.58
Pt. Lot 202, St. Norbert, Outer 2 miles, Southerly 6 chains	80.02	64.87	0.50	65.37